

# Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10\*)  
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN  
123, rue Montmartre, PARIS (2\*)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr	Un an... 112 fr
Six mois... 40 fr	Six mois... 56 fr
Trois mois... 20 fr	Trois mois... 28 fr
Chèque postal Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

## BONOMINI DOIT ÊTRE ACQUITTE

« J'ai été armé par le crime fasciste »,  
dit Bonomini  
C'est le crime fasciste  
qu'il faut condamner

Après une audience comme celle  
d'hier, la conviction des jurés doit être  
faite.

L'avocat général ne pourra plus  
parler de crime à punir au nom de la  
société. M. Gautrat semblera ridicule  
s'il prétend apitoyer sur le sort du chef  
du Fascio parisien. M. Torrès a déjà  
gagné la partie qui a pour enjeu la  
sécurité du monde.

De Léon Blum à Miguel de Unamuno,  
de Ricciotti Garibaldi à Mme Séverine,  
il y a unanimité pour condamner le  
fascisme comme le pire des régimes  
sociaux, celui qui fait de la haine un  
principe politique, et de l'assassinat  
un système social.

Et Bonomini, fièrement dressé au-  
dessus de tous les partis, douloureusement  
soulevé par toutes les misères  
d'un peuple, a conclu par cette phrase  
d'une concision admirable : « J'ai été  
armé par le crime fasciste. »

L'assassin de Bonserzivi, ce n'est pas  
le petit gars du bâtiment chassé de son  
village par les Chemises Noires ; ce  
n'est pas l'émigré italien qui n'en pou-  
vait plus d'être hanté par les visions  
d'horreur du fascisme.

L'assassin de Bonserzivi, monsieur  
l'avocat général, maître Gautrat, vous  
devez aller le chercher en Italie : c'est  
celui qui arma de marteaux les brutes  
à son service, celui qui pétra sa sa-  
vante œuvre émanicipatrice du Proletariat,  
celui qui martyrise toute pensée  
libre, celui qui ricane stupidement du  
triomphe de sa violence sans raison ;  
celui qui fit sortir de son beau rêve de  
fraternité l'anarchiste Bonomini pour  
le lancer, criant de douleur, dans  
l'action désespérée qui le met aujourd'hui  
face à des juges.

Les jurés de la Seine condamneront  
ce soir Benito Mussolini. — A. C.

### TROISIEME AUDIENCE

#### La comédie du bon fasciste continue

Voici encore des témoins à charge, des  
amis de Bonserzivi. Et la comédie continue  
du « bon fasciste » et du « Fascio inof-  
fensif ».

Pour M. Brunetta, le Fascio était une  
œuvre de bienfaisance.

Pour M. Victor Bianchini, qui a connu  
M. Bonserzivi il y a deux ans, celui-ci était  
un cœur tout à fait sensible. Ceux qui  
prétendent que le Fascio de Paris fait une  
œuvre antifrançaise ne disent pas la vé-  
rité, et font une spéculation professionnelle.

M. Torrès. — Pour prouver la vérité  
de nos dires, je vais montrer aux jurés  
trois dessins provocateurs du fascisme pa-  
risien dans le *Popolo d'Italia*. Ils sont net-  
tement francophobes.

Bonomini semble obsédé de cette éter-  
nelle opposition de francophobes et de fran-  
cophiles. Lui, l'anarchiste, est étranger à  
de tels sentiments. Il tient à l'affirmer net-  
tement : « Ce n'est pas comme partisan  
de la politique française, pas plus que comme  
partisan de la politique italienne, que  
je me suis placé en agissant : c'est au point  
de vue humain. Je condamne les pratiques  
fascistes parce que j'y vois les menaces  
d'une nouvelle guerre pour le prolétariat  
mondial. »

Voici maintenant un vieux polichinelle  
qui vient nous rabâcher la rengaine déjà  
connue du « bon fasciste et du Fascio inof-  
fensif ».

M. Meri del Ville. — Bonserzivi n'a ja-  
mais parlé de politique avec moi. Nous ne  
sommes occupés que de la fondation d'une  
crèche. L'œuvre de Bonserzivi était un  
apostolat qui devait créer une atmosphère  
de paix parmi les hommes (sic).

M. Gautrat. — Il y a eu des dessins hu-  
moristiques contre la France dans le *Popo-  
lo d'Italia*, c'est vrai. Mais il y en a eu  
aussi dans le journal socialiste *l'Avanti!*

M. Torrès. — J'indique nettement qu'alors  
que Bonomini avait frappé en Bonserzivi  
le chef des fascistes en France, je me suis  
étonné de voir dans les dossiers même  
de l'instruction les fascistes se déclarer  
amis de la France pour se mettre sous la  
protection de la justice française.

« Je ne me place pas en 1919, je me place  
à l'heure actuelle. Et les textes que j'ai

produits sont de 1923 et de 1924. Enfin voici  
un article du 31 août 1924 dans *l'Italie  
Nouvelle* : « Une guerre est-elle possible  
entre la France et l'Italie ? » « La bour-  
geoisie italienne n'est pas follement amou-  
reuse de la France ». « Les plus ardents  
d'entre-nous, en Italie, regardent vers Tu-  
nis, vers la Corse et vers Nice... La France  
n'a pas une bonne place dans le cœur de  
la jeune Italie fasciste ».

#### Le nouveau directeur de l'« Italie Nouvelle »

L'huissier audiencier introduit un type  
de grand imbécile prétentieux à la gueule  
immobile et au torse ridiculement cambré.  
C'est le nouveau chef du Fascio parisien :  
M. Pelagi.



LE NOUVEAU DIRECTEUR  
DE L'« ITALIE NOUVELLE »

Croquis de Gil Baër

M. Pelagi. — J'ai connu Bonserzivi vers  
le commencement de 1924. Comme je parti-  
cipai au mouvement fasciste italien dès le  
début, j'ai cru de mon devoir de m'inscrire  
au fascio de Paris. J'ai été désigné comme  
remplaçant de Bonserzivi après sa mort.  
Les fasci à l'étranger ont pour but la tu-  
telle et la protection des travailleurs ita-  
liens à l'étranger.

« Je suis le nouveau directeur de l'*Italie  
Nouvelle*. Notre œuvre est une œuvre d'as-  
sistance, de solidarité, de charité. »

Le Président. — Vous n'êtes pas subven-  
tionné par le Parti fasciste ?

Pelagi. — Non, pas du tout !

M. Torrès. — Alors comment se fait-il  
qu'on trouve un million de lignes au budget  
de Mussolini pour la propagande à l'étran-  
ger ?

Hypocritement, l'affreux bonhomme ré-  
pond : « Le gouvernement d'Italie, ce n'est  
pas le Parti fasciste ! »

#### Le fascisme en Tunisie

Voici maintenant des témoins qui vont  
donner la preuve de l'activité fasciste en  
Tunisie.

Filidori. — Une conférence fasciste a eu  
lieu à Tunis. Des Italiens se sont prome-  
nés en chemise noire. Le 9 juillet, un film  
fasciste passa dans un cinéma. Un délégué  
de Mussolini, M. Sacco, avait son siège au  
consulat d'Italie, et présidait à ces opé-  
rations de propagande impérialiste.

« Dans un concert, pendant qu'on jouait  
l'hymne national italien, les chemises noi-  
res voulaient contraindre ceux qui ne se  
découvraient pas à enlever leur chapeau.  
Mais les Tunisiens ne se laissèrent pas  
faire : ils réagirent. Les fascistes durent  
renoncer à leurs projets. »

#### La terreur fasciste décrite par des hommes de toutes opinions

Des hommes de toutes opinions, politi-  
ques et sociales vont défilier à la barre des  
témoins pour faire connaître les fascistes  
sous leur vrai jour. Les « bons apôtres »  
du Fascio de Paris vont se transformer en  
authentiques brigands pillant tout, semant  
la mort sur leur passage, réduisant l'Italie  
à l'état de barbarie.

Un jeune Italien émigré comme Bono-  
mini, et qui fut son ami à Pozzolenigo, vient  
confirmer tout ce que l'accusé a déjà conté  
de la terreur en Italie.

« J'ai connu Bonomini, dit-il, depuis son  
enfance. Il était travailleur, doux, affable.  
Il fut persécuté par les fascistes et con-  
traint de quitter Pozzolenigo. »

M. Gautrat intervient en ce moment sous

une forme vraiment plus digne du bas  
métier de policier que de la profession  
d'avocat.

M. Gautrat. — Qu'est-ce que ce témoin ?  
S'est-il présenté devant le juge d'instruction  
? Non ? Eh bien, je ne le connais pas !

M. Torrès s'indigne d'un tel procédé. —  
Le fascio de Paris s'est bien chargé de  
l'identifier. Si Bonomini n'a pas cité ce  
témoin à l'instruction, c'était son droit.  
C'est parce qu'il voulait porter seul la res-  
ponsabilité de son geste et ne procurer  
d'ennui à aucun de ses amis. Quant aux  
témoins que l'on a été entendre à Pozzo-  
lengo, ce sont les bourreaux mêmes de  
Bonomini.

Le témoin raconte ensuite ce qu'il a subi  
lui-même à Pozzolenigo.

« J'ai reçu à Pozzolenigo trois coups de  
révolver. Le lendemain un camion de fas-  
cistes est venu. On est entré chez nous,  
on a tout brisé. On a violenté mon père,  
ma mère et ma sœur qui était enceinte.  
Ils ont frappé des républicains, des popu-  
laires, des catholiques. Ils ont tué un curé.  
La police ne disait rien parce qu'elle avait  
peur. »

M. Gautrat veut encore opposer à cela  
les violences révolutionnaires en 1919.

M. Torrès. — Rien que contre les popu-  
laires et les catholiques j'ai plus de cinq  
dossiers nourris de documents. On ne peut  
pas comparer les violences d'une foule su-  
rexcitée, violences sporadiques, aux violen-  
ces organisées d'hommes qui prétendent  
exercer l'autorité gouvernementale.

Après le jeune ouvrier, voici le lettré,  
M. Louis Piérard, député belge.

Louis Piérard. — Je suis l'ennemi de  
toute violence, et je réprime l'assassinat  
politique. Mais dans les violences du fas-  
cisme on trouve une explication du crime  
commis.

« On peut se demander si le fascisme se-  
rait, sans la personne de Mussolini. »

« J'ai personnellement connu M. Musso-  
lini. »

« Mussolini est un homme animé d'une  
énergie sauvage, mais dépourvu de tout  
sens moral. Georges Sorel a dit de lui qu'il  
était un véritable condottiere. »

« C'est lui qui, étant socialiste révo-  
lutionnaire, a donné au socialisme révo-  
lutionnaire la frénésie de la violence. »

« Nous ne pouvons pas oublier qu'il fit  
jadis l'apologie du régime. Ce fut lui qui  
fit voter une motion à Bologne qui poussa  
le socialisme dans les voies de l'insurrec-  
tionalisme. »

« Quand il a renié ses idées socialistes,  
Mussolini a causé une grande peine à ses  
anciens amis. Valente en a éprouvé une  
telle douleur qu'il s'en est donné la mort. »

« Je le vis en juin 1914 au moment du  
soulèvement de Rome (à Ancône on venait  
de déclarer la grève générale). J'ai en-  
tendu Mussolini dans un meeting pronon-  
cer un discours d'une extraordinaire vio-  
lence. »

« Je l'ai vu ensuite au moment où le  
coup d'Etat fasciste se préparait. Alors la  
milice fasciste était devenue une armée en  
marche de l'armée régulière. Le coup d'Etat  
de fin octobre 1922, ressemblait beaucoup  
au coup d'Etat bolcheviste. Les fascistes  
ont exercé leurs violences surtout d'abord  
contre les modérés. »

« J'ai vu des fascistes se précipiter au  
cours d'un cortège sur un journaliste amé-  
ricain qui n'avait pas enlevé son chapeau. »

« J'ai été reçu par Mussolini. Au cours  
de l'entretien que j'ai eu avec lui, il m'a  
dit : « Ils ont voulu un gouvernement fort,  
ils l'auront, — dit ce gouvernement s'exer-  
cer contre les bandes fascistes elles-mêmes. »

Mussolini avait une grande appré-  
hension de ces bandes dont il s'était servi  
et qu'il ne pouvait plus maintenir. L'ex-  
périence a montré que Mussolini n'a pas  
été maître de ses propres bandes. Et nous  
savons tous que les « ras » de province  
pensent : « Mussolini règne à Rome, mais  
nous sommes maîtres chez nous. »

« J'ai beaucoup connu Matteotti. Il me  
donna rendez-vous en Italie dans des con-  
ditions impressionnantes qui me donnaient  
beaucoup d'appréhension. Hélas ! j'avais  
raison de craindre pour lui. »

Emmanuel Bourcier est un des meilleurs  
journalistes de l'œuvre. Il a été enquêter  
en Italie après l'assassinat de Matteotti.

« J'arrivai à Rome, dit-il, douze jours  
après la découverte du crime. La ville était  
calme... à condition que des équipes de che-  
mises noires armées régnent en maîtres  
dans les rues. J'ai dû retirer mon ruban  
rouge pour ne pas être molesté. Je fus sur-  
pris de constater que les assassins étaient  
parmi les familiers même du président du  
conseil italien. J'ai demandé à être reçu  
par le dictateur. On me fit répondre qu'il  
n'avait rien à dire à la presse française.  
Au bout de quelques jours j'ai été averti  
officieusement qu'il vaudrait mieux pour  
moi ne pas rester en Italie, que ma sécurité  
était en jeu. »

M. Gautrat. — Pourquoi n'avez-vous pas  
été enquêter pour l'assassinat du député  
fasciste Casali ?

Emmanuel Bourcier. — C'était un fait  
divers qui ne nous intéressait pas.

Cette réponse fait bondir M. Gautrat, de  
plus en plus bêteux au fur et à mesure  
que les dépositions se font de plus en plus  
précises, de plus en plus accablantes contre  
le fascisme assassin.

Mais voici le coup de grâce.  
C'est M. Léon Blum qui le porte avec  
assurance.

#### Le fascisme, c'est le désordre organisé

Léon Blum. — J'ai suivi de près le mou-  
vement fasciste. Il n'a jamais été l'ordre.  
Il est le désordre organisé. Il a placé côte  
à côte un pouvoir légal et un pouvoir révo-  
lutionnaire. Il existe le roi et le duc, un  
gouvernement et un comité central fas-  
ciste, une armée et une milice, le préfet de  
police et l'agent local du fascisme. Un pays  
ainsi gouverné est condamné au désordre.  
« On a établi une analogie entre le fas-  
cisme et le communisme russe. Eh bien,



LEON BLUM

Croquis de Gil Baër

Mussolini lui-même l'a dit : il y avait seu-  
lement deux pouvoirs dans le monde qui  
faisaient litière des vieux droits sur les-  
quels sont basées nos institutions républi-  
caines : le bolcheviste et le fasciste. »

« Dans la conception fasciste, ce n'est  
pas seulement pour prendre le pouvoir  
qu'il y a violence, c'est l'installation au  
pouvoir de la force brutale en permanence. »

« Pendant que j'étais à Rome, Matteotti  
a accompli un acte considéré à-bas com-  
me une bravade : il a osé convoquer les  
députés socialistes italiens. Sur cent dé-  
putés, il y en a quarante qui ont osé venir.  
Trois sont arrivés grièvement blessés. A  
ce même moment Matteotti me disait de  
ne pas lui téléphoner d'un endroit public,  
de ne donner son adresse à personne. Il  
savait clairement qu'il risquait sa vie, et  
comment il la risquait. »

« Il avait fait sa campagne électorale en  
se déguisant tantôt en prêtre, tantôt en  
femme. Et cependant il est mort, assassiné  
par les fascistes. »

« Il le prévoyait ! A chaque instant, di-  
sait-il, la provocation au meurtre est offi-  
cielle. J'attends la mort ! »

« J'appartiens à un parti qui a horreur  
de l'assassinat politique, conclut M. Blum,  
mais vous devez vous demander si l'acte  
de violence que vous avez à juger ici n'a  
pas sa racine dans les violences systéma-  
tiques du fascisme. »

M. Gautrat. — Si un régime de violence  
s'instaurait ici, si vous étiez contraints  
d'avoir une carte du Parti communiste  
pour sortir dans la rue, est-ce en faisant  
appel à des formules évangéliques que  
vous feriez appel à la liberté ? Et d'autre  
part si vos amis socialistes faisaient une  
révolution, serait-ce sans violence ?

Léon Blum. — Au fond de la question  
de la partie civile il y a l'idée que le fas-  
cisme ne fut qu'une réplique nécessaire au  
bolchevisme. Eh bien ! ce ne sont pas là  
les origines du Fascisme. Entre le commu-  
nisme italien et le fascisme italien, il y a  
les rapports les plus étroits. Matteotti me  
disait : « En Italie, nous ne pouvons plus  
distinguer bolchevisme de fascisme. » Des  
groupes entiers d'hommes sont passés du  
bolchevisme au fascisme. »

« En réalité le fascisme est une entre-  
prise montée par actions et déclanchée par  
les grands financiers, les grands indus-  
triels — par la Maison Ansaldo en parti-  
culier. »

« Ce sont tous les démolisseurs à demi-  
solde au lendemain de la guerre, que les  
grands industriels ont équipés afin de dé-  
fendre leurs monopoles. »

(Voir la suite en deuxième page)

#### Pour Cottin

Au dernier moment nous apprenons que  
notre bon camarade est sérieusement ma-  
lade et dans la plus profonde détresse.

Nous savons que ce n'est pas en vain que  
nous nous adressons au cœur des cama-  
rades qui connaissent tous le courage et le  
caractère de Cottin. Une souscription est  
donc ouverte dès aujourd'hui pour lui ve-  
nir en aide.

Le Libertaire.

L'Assemblée plénière a voté 226 francs  
comme première souscription dans sa réu-  
nion d'hier soir.

#### Notre ami Taupin est mort

A onze heures du soir, nous apprenons  
la mort à Lariboisière de notre ami Geor-  
ges Taupin, secrétaire de l'Union Anar-  
chiste.

Ce militant, d'une intelligence aigüe et  
d'une sensibilité peu commune, n'a pu  
survivre à l'horrible blessure que, dans un  
geste désespéré, il s'était faite au cœur...  
Partir ainsi, en pleine et vigoureuse jeu-  
nesse, à l'heure dorée des énergies et des  
pensées, laisse-nous le dire, bon cama-  
rade, c'est un crime contre toi-même.

Certes, ce n'est pas nous qui le dénie-  
rons la liberté de t'en aller loin de tes amis,  
mais laisse nous pleurer une vie qui t'au-  
rait peut-être réservé des jours meilleurs  
et à nous la joie de te voir heureux.

#### Justice, Messieurs les Jurés

« J'aimais ma mère qui nous a tous élevés  
avec tendresse. »

Vous entendez, messieurs les jurés. Vous  
êtes sans doute des papis ; alors, cette  
phrase qui caractérise un grand cœur d'en-  
fant, le souvenir d'une bonne mère dans ce  
jeune cerveau, vous présentent-ils un crimi-  
nel ?

Non, un grand garçon qui a souffert, qui  
a vu souffrir, un de ces coeurs dont la sen-  
sibilité extrême souffre encore du mal fait  
à autrui.

Quoi, c'est lui qui est devant les assises,  
lui, contre le crime, lui qui a tremblé de le-  
ver une arme, mais qui l'a tenue parce que  
sa volonté lui conduite par les élans de son  
cœur !

Que vous jugiez utopique la société rêvée  
par l'Anarchie, soit, c'est votre droit, mais  
que constamment ceux qui répètent : « Nous  
voulons la fraternité, nous voulons la vraie  
justice, nous voulons l'amour entre les hom-  
mes, nous voulons la destruction des assas-  
sins ambitieux ou vénaux, notre rêve c'est  
l'harmonie, c'est le bonheur pour tous, nous  
y croyons, c'est notre lutte ; que ces idéal-  
istes soient trop souvent au banc des crimi-  
nels, messieurs les jurés, pensez-y, c'est  
une honte pour tous les hommes de cœur.  
Mais alors, nous, mamans, comment faut-il  
élever nos petits ?

Si nous leur enseignons la bonté, nous  
leur apprenons à aimer ceux qui souffrent.  
En aimant ceux qui souffrent, leurs petits  
cœurs se révoltent pour tous ceux qui font  
souffrir. Et ce sentiment va grandissant en  
raison de cette sensibilité, de cette senti-  
mentalité que nous aurons développée chez  
nos chers petits.

L'acte de l'enfant qui défend son cama-  
rade battu, vous le trouvez admirable.

Et cet enfant même devenu homme, si  
nous avons le malheur qu'il possède une vo-  
lonté, un cerveau aussi grands que son  
cœur, si nous avons le malheur qu'il com-  
prenne et qu'il défende toujours ses cama-  
rades opprimés, nous faudra-t-il donc, nous,  
mamans tendres et bonnes, faire l'affreux  
rêve de voir nos fils à vingt ans comparer  
leur vie devant vous, messieurs les jurés, nos  
fils à qui nous aurons eu la grande faute  
d'enseigner l'esprit de justice et de frater-  
nité.

Bonomini a voulu tuer le fascisme italien  
sans souci de sa vie, de sa jeunesse ; Ger-  
maine Berton, aussi désintéressée, a voulu  
tuer le fascisme français en atteignant Pla-  
teau.

Il serait temps, messieurs les jurés, de  
supprimer la liste de ces accusés.  
Sans distinction de philosophie : le fas-  
cisme est-il une organisation composée de  
criminels, brûlant, saccageant, martyrisant  
tout ce qui n'est pas leur instinct vil et bestial ?

Si oui, en humains tout simplement, pour-  
quoi tolérez-vous, en France, une presse pour  
le soutien de ces vandales et qu'attend la  
police, puisqu'elle cherche des bandits,  
pour recruter tous ces organisateurs d'as-  
sassinats ?

Non, ils se promènent, ils jouissent, ils  
opèrent et, quand ils veulent, ils attaquent  
adroitement et légalement ; c'est tout leur  
travail utile dans la société. Et pendant ce  
temps, pour des Bonomini, pour des être  
trop sensibles, trop bons, trop épris de vraie  
justice, la prison est là, toujours aussi hi-  
deuse pour perpétuer la souffrance.

Messieurs les jurés, nos petits garçons, nos  
petites filles que nous élevons dans l'amour de  
la justice, dans la haine des méchants, faut-  
il désormais que nous leur apprenions à  
faire souffrir autrui pour qu'ils soient libres  
plus tard ?

Non, vous ne pouvez pas répondre cela,  
et c'est pourquoi, en papas ayant un cœur,  
en vrais pères tendres et affectueux, vous  
libérerez notre cher petit Bonomini.

UNE MAMAN.

#### Aux camarades

Nous les avisons à nouveau que c'est  
Dimanche 26 Octobre que se tiendra le Comi-  
té d'Initiative de la Région parisienne. Ce  
Comité se réunira toute la journée pour la  
discussion de l'ordre du jour du Congrès  
national, afin d'apporter à ce congrès le  
point de vue de tous les camarades qui  
sont organisés et le travail particulier de  
notre Fédération.



## Eslampage et solidarité

Une question que l'on a souvent agitée dans nos milieux, et que l'on abandonne faute d'avoir pu jamais lui trouver une solution pratique, est celle de la solidarité.

Solidarité ! Ce seul mot exprimant un ordre d'idées où les anarchistes peuvent actuellement mettre le plus en pratique les principes généraux qui font la base de leur philosophie, menace, par la faute d'ignobles coquins, de se voir rétréci dans son ampleur au point de ne plus s'adresser qu'aux véritables amis.

Je m'explique. Lequel de nous n'a pas vu dans les groupes des inconnus arriver, soit au nom d'un camarade connu, soit présentés par un bon copain qui souvent ne les connaît pas plus que les autres, en se disant victimes d'une injustice sociale, et sollicitant notre aide.

Lequel de nous n'a pas vu fréquemment ces individus une fois bien relâchés, disparaître et devenir introuvables jusqu'au jour où ils réapparaissent dans un autre groupe pour recommencer le même manège. Heureux encore lorsqu'ils ne disparaissent pas en « allégeant » le copain qui les a hébergés de ce qu'ils ont pu trouver de plus intéressant dans sa chambre.

C'est une mésaventure dans ce genre-là qui vient de m'arriver. Un individu, nommé Joseph Yseux, 21 ans, taille moyenne, me fut présenté par un ami qui, lui-même, ne le connaissait guère que sur les explications de jeunes copains qui l'avaient rencontré à la Librairie Sociale.

D'après l'exposé de sa situation, je fus d'accord avec quelques amis pour faire le nécessaire en sa faveur. Ce que nous avons fait, seuls nous et lui pouvons le savoir ; depuis les vêtements jusqu'aux sommes d'argent, en passant par la nourriture et le coucher.

Maintenant, à peu près installé, il venait de temps en temps chez moi chercher des livres que j'attendais toujours qu'il me les rapporte.

Or, samedi 18, jour de paye, en rentrant à midi, je le trouvai qui m'attendait. Il entra, et comme chaque fois que je rentre, j'enlevais un veston dans lequel se trouvait ma quinzaine. Sans méfiance, je descendis aux cabinets, le laissant seul. Ce dont il s'empressa de profiter pour faire opérer à son portefeuille un changement de destination. Je ne m'en aperçus que quelques heures plus tard, et j'ai beau filer à son hôtel, ce monsieur les avait mis en quatrième vitesse.

Voilà les faits ; ils se suffisent. Mais de toute cette histoire, qui n'est, hélas ! que la répétition de quantités d'autres, une conclusion est à tirer. C'est celle-ci : dans les milieux anarchistes, la solidarité est pratiquée au hasard, sans preuves, sans renseignements précis sur la situation des solliciteurs.

Il suffit qu'un type se présente en se disant victime de son attitude dans la société, pour qu'immédiatement chacun verse son obole, qu'on subvienne à tous ses besoins jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on a été la dupe d'un coquin.

C'est dans les milieux anarchistes que les illégalistes sans courage opèrent le plus tranquillement, car ils savent que nous ne mèlerons pas la police à nos affaires.

Eh bien, il faut en finir ! Nous ne voulons pas travailler pour engraisser des parasites dont la mentalité n'a rien à envier à celle des bourgeois.

Il faudrait que les groupes et les individualités décident d'une façon résolue de n'être solidaires que des camarades connus, et lorsqu'un étranger viendra solliciter une aide, qu'avant de lui donner une forte somme, quelques membres du groupe prennent sur lui les renseignements nécessaires pour savoir à qui nous avons affaire. Ainsi nous diminuerons l'eslampage dans une bonne mesure.

Pour le val au domicile d'un copain, c'est à chacun de nous de ne pas croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont, et par conséquent de veiller à ceux que nous introduisons chez nous. La confiance illimitée confine à la bêtise.

La solidarité, pour atteindre réellement son but, ne doit pas être un principe rigide s'adressant indistinctement à tous dans les mêmes conditions.

Assez de tapages faits dans l'ombre, de collectes dont on ignore tout du bénéficiaire. Entre anarchistes, tout doit se faire au grand jour, et la franchise n'a jamais diminué personne, mais au contraire préparé les cœurs à la cordialité. La solidarité pour les anarchistes n'est que la mise en pratique de cette idée générale, l'entraide entre individus, sans laquelle toute tentative de vie libre serait vouée à un échec presque certain.

Voilà mon point de vue sur cette question, et je souhaite que le Congrès anarchiste solutionne enfin ce problème. Ce faisant, il aura contribué à débarrasser nos milieux des frelons qui considèrent l'eslampage des camarades comme une chose toute naturelle.

Eugène POIREY.

## Pour l'Espagne libre

Un communiqué de la Ligue des Droits de l'Homme

La Ligue des droits de l'Homme organise mercredi 29 courant, à 20 h. 30 très précises, salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, un grand meeting : Pour l'Espagne Libre, sous la présidence de M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue, avec les concours de M. Unamuno l'illustre écrivain, professeur à l'Université de Salamanque, ancien président de la Ligue espagnole qui fut l'an dernier déporté aux Canaries par ordre du directeur militaire, de M. Blasco Ibañez, le grand romancier espagnol, de M. Ortega y Gasset, ancien député aux Cortes, de MM. Aulard et Ferdinand Hérold, vice-présidents de la Ligue, Pierre Hamp, homme de lettres et Fernand Corcos, avocat à la Cour et membre du Comité central.

~~~~~

N'oubliez pas la thune mensuelle !

# Le procès du fascisme

(SUITE)

« Le premier acte du gouvernement fasciste a été de supprimer du jour au lendemain la législation qui limitait le pouvoir de la grande finance. L'origine réelle du fascisme fut cette entreprise concertée et intéressée des aventuriers du Capitalisme ! »

M<sup>e</sup> Gautrat insiste pour nier l'évidence. Léon Blum lui réplique. — Qui a payé les fascistes ?

M<sup>e</sup> Gautrat. — Je ne vous demande pas qui a payé les communistes !

Léon Blum. — Oh ! je le sais très bien !

M<sup>e</sup> Gautrat. — C'est la classe moyenne qui a fait la révolution fasciste.

Léon Blum. — Je sais très bien que le fascisme a d'autres causes que la finance. Mais j'ai dit qu'il y avait eu là une exploitation intéressée de certains mécontentements.

M<sup>e</sup> Gautrat. — La marche sur Rome n'a-t-elle pas été provoquée par un congrès commun des communistes et des fascistes ?

Léon Blum. — La marche sur Rome a des causes plus lointaines. Le fascisme avait désagrégé le pays. Il se sentait fort sur des ruines, les ruines qu'il avait faites. Alors seulement il a pris le pouvoir. Après cette déposition qui produit une vive impression, M<sup>e</sup> Gautrat semble visiblement désemparé.

## L'interventionnisme de Mussolini

Longuet. — J'ai connu avant la guerre M. Mussolini qui représentait dans le socialisme italien les tendances extrémistes. C'est lui qui fit exclure Bissolati à propos de la campagne de Tripolitaine.

« Quand la guerre a éclaté, il ne s'est pas placé sur un terrain idéaliste pour prêcher l'interventionnisme. Ayant trahi tous ses principes, Mussolini est le type parfait du renégat, du renégat par intérêt politique, par ambition, du renégat qui ne craint pas de faire assassiner ses anciens amis.

« Sa politique d'assassinat est une provocation aux attentats dans le genre de celui que vous devez juger aujourd'hui.

« Je suis contre le meurtre, mais lorsqu'un pays est en proie d'infection morale, cela s'étend jusqu'aux autres pays. Bonomini n'a pu être poussé que par des raisons de principe qui n'ont rien de bas ni d'intéressé.

« Nous ne voulons pas confondre l'Italie avec le fascisme, dont le régime ne serait même pas accepté par les nègres de l'Afrique centrale.

« Il y a eu des centaines et des milliers de femmes torturées, de jeunes gens assassinés, sans qu'aucun de ces crimes n'ait été puni. »

Alors M<sup>e</sup> Gautrat pose sa sempiternelle question :

« Que pensez-vous du régime bolcheviste en Russie ? Pensez-vous qu'il eût été plus d'accord avec la civilisation italienne que le régime fasciste ? »

Longuet. — Je ne sais ce que font les bolchevistes en Italie, mais je sais en quel honneur les fascistes en Italie. Les violences bolchevistes sont les faits courants d'une révolution qui renverse les régimes du passé, tandis que les violences fascistes sont exercées par des bandes de sacrilèges sans idéal.

M<sup>e</sup> Gautrat répond que ne connaissant ni Bonomini ni Bonserzivi, Longuet n'a rien à faire ici.

A ce moment, les fascistes que l'on a laissés entrer en grand nombre dans la salle, applaudissent insolemment.

M<sup>e</sup> Torrès s'indigne. — Ces manifestations fascistes dans la salle ne nous étonnent pas. Des témoins de la défense ont été frappés par les fascistes que l'on admet dans les couloirs, tandis que l'on interdit sévèrement l'accès des Assises aux antifascistes. Messieurs les Jurés apprécieront.

Comme le président demande à Bonomini s'il a quelque chose à dire sur la déposition de Jean Longuet et sur les questions de M<sup>e</sup> Gautrat, le courageux petit révolté dit alors toute sa pensée, en une déclaration chaleureuse et noble qui nous tire les larmes des yeux.

## Une fière déclaration de Bonomini

BONOMINI. — Les jurés sont appelés ici pour juger mon acte que j'ai revendiqué, et non pour juger le Bolchevisme que je répudie.

« Comme tous les Anarchistes, j'ai été le défenseur de la Révolution russe. En Italie les Anarchistes furent les premiers à applaudir à la lutte héroïque pour l'émancipation du prolétariat par les Soviets. En Italie, les Anarchistes furent sur les barricades, et un grand nombre d'entre eux y tombèrent.

« Quand la réaction mondiale menaca la Révolution russe, nous fûmes contre Koltchak, Denikine, Wrangel, et les aventuriers à la solde du Capitalisme ; nous fûmes avec Mahkmo.

« Hélas, les politiciens du bolchevisme l'ont emporté ! Hélas, la dictature triomphe en Russie ! Aujourd'hui la Révolution russe n'existe plus. Et les tyrans communistes à Moscou persécutent mes frères, tout comme le fait Mussolini à Rome.

« Par mon geste, j'ai entendu venger tout le Proletariat que j'aime dans tous les pays, ce Proletariat international pour lequel je ne regrette pas le sacrifice de ma vie.

« Je suis Anarchiste, ennemi de tous les despotismes, ennemi de l'Etat, ennemi de la propriété privée.

« Je suis un révolté, mais ma révolte ne s'exerce pas contre les crimes d'une seule autorité, mais contre tous les crimes de l'Autorité.

« Je suis contre la guerre, car je pense que l'homme a suffisamment à faire à se battre contre les forces mauvaises de la Nature. Je lutte pour l'avènement d'un Monde de fraternité universelle.

« Et si je suis sur ce banc d'accusation après avoir commis le geste que vous me reprochez, la faute en est toute entière à la tyrannie.

« J'ai frappé, oui, mais j'ai été armé par le crime fasciste ! »

Un silence dans la salle, un grand silence. Tout le monde est impressionné par la vigueur et la clarté pure de ces paroles.

## Comme en Espagne

Après une déposition nette de M. Léon Vihert qui, au nom des Savoyards, vient se plaindre des menées fascistes en Savoie, voici Miguel de Unamuno.

Le professeur à l'Université de Salamanque narre les relations du fascisme espagnol avec le fascisme italien.

« Le fascisme, dit-il, est né en Espagne pendant la guerre. A Barcelone on a établi le syndicat libre pour combattre les syndicats ouvriers. C'étaient des assassins qui assassinaient sous la protection du gouvernement. Le rôle de la police était d'être absente. Il n'y a aucun régime plus odieux que la dictature fasciste. Au moins le tyran agit directement, tandis que le fascisme fait agir ses bandes. Il laisse faire et ensuite s'en lave les mains. C'est ce fascisme que Mussolini a introduit en Italie. »

Bonomini. — Je rends le fascisme italien responsable de la réaction internationale.



MIGUEL DE UNAMUNO

Croquis de Dukercy Caporali, secrétaire général des organisations ouvrières italiennes. « J'ai traduit en français le livre de Matteotti qui relate toutes les horreurs du fascisme. Il révèle le régime des ras, bande de profiteurs à la tête du pouvoir dans les provinces. « Dans ma province, dit-il, j'ai assisté à l'assassinat du président du conseil provincial Bottori. »

M<sup>e</sup> Torrès. — Hélas ! le livre de Matteotti a été confirmé par l'assassinat de son auteur.

« Avez-vous connaissance que M. Dumini était en relations avec le Fascio de Paris ? »

Caporali. — Dumini est venu à Paris fin 1923 avec une mission secrète. C'est grâce au Fascio de Paris qu'il a pu passer la frontière.

M<sup>e</sup> Torrès. — N'y a-t-il pas une surexcitation parmi les milieux ouvriers italiens qui peut expliquer le geste de Bonomini ?

Caporali. — Quand on voit un de ces messieurs avec l'insigne fasciste on pense qu'à 100 contre 1 ils ont accompli leurs forfaits en Italie. La première pensée qui nous vient quand on voit un fasciste c'est qu'on se trouve devant un assassin.

M<sup>e</sup> Gautrat. — C'était pour faire régner l'ordre que M. Dumini avait quitté Paris.

M<sup>e</sup> Torrès. — Vous faites l'apologie d'un assassin fasciste.

M<sup>e</sup> Gautrat. — Il y a donc une justice en Italie puisque Dumini est arrêté sur ordre de Mussolini.

M<sup>e</sup> Torrès. — Mussolini avait provoqué l'assassinat de Matteotti, cinq jours auparavant, du haut de la tribune de la Chambre.

M<sup>e</sup> Gautrat. — Dumini sera puni.

M<sup>e</sup> Torrès. — Il faudrait que Mussolini fut puni avec lui.

M<sup>e</sup> Torrès lit le texte du discours où il est dit par Mussolini à Matteotti : « Il faudra que nous vous mettions du plomb dans l'échine. »

« Matteotti s'apprêtait à monter à la tribune de la Chambre pour bien lire le dossier qui prouvait que les chefs du fascisme étaient à la solde des grands financiers. On l'en a empêché en l'assassinant. »

Le président. — Ça n'a pas de rapport avec l'affaire.

Torrès. — Oui, car M. Dumini a dit que c'était pour venger Bonserzivi qu'il avait assassiné Matteotti.

« L'Italie est aujourd'hui encore le pays du pain cher et du plomb à bon marché. »

Bacchialoni (de Nice), Président de l'Association des anciens combattants. — Sous prétexte de former des associations amicales italiennes, petit à petit on formait des groupements fascistes à Nice, et on organisait des manifestations impériales.

« S'ils veulent faire du fascisme, ils peuvent aller rejoindre leur ami Mussolini à Rome »

## Garibaldi contre Mussolini

Ricciotti Garibaldi. — Le régime fasciste joue un rôle néfaste. Il a faussé nos traditions libérales. « Il y a en France une répercussion de ces luttes qui se passent en Italie. Cela est dû au grand nombre d'émigrés qui sont obligés de quitter notre pays à cause du fascisme.

« On ne peut pas avoir ici une notion exacte de ce qui se passe en Italie. C'est une lutte à couteaux tirés.

« J'ai été récemment en Italie pour la mort de mon père. J'ai trouvé mes amis, qui étaient contre le bolchevisme en 1919, horriblement opprimés par les fascistes.

M<sup>e</sup> Gautrat. — Vous avez été fasciste.

Garibaldi. — Je n'ai pas été inscrit au parti fasciste. J'ai été interventionniste avec Mussolini.

M<sup>e</sup> Gautrat. — Connaissez-vous les sentiments de Mussolini à l'égard de la France ?

Garibaldi. — Il en a eu de nombreux et très contradictoires.

M<sup>e</sup> Gautrat. — Votre père a-t-il écrit : Les chemises noires sont les descendants magnifiques des chemises rouges ?

Garibaldi. — Mon père avait alors l'espoir que Mussolini allait installer la République en Italie. Les fascistes ont publié la photo de mon père en chemise rouge en mettant dessous : « Garibaldi en chemise noire. » Voilà les procédés fascistes.

Mon père a été joué par M. Mussolini avec de fausses promesses.

## Déposition de Séverine

Et voici Séverine :

« Il y a une différence entre les mobiles d'un crime. Celui qui tue pour but personnel, inavouable, et celui qui agit pour ses idées. Voici Bonomini. Pourquoi a-t-il tué ? Il ne devait en tirer aucun profit. Il est le fils de Brutus. Il a cédé à son sentiment. Il a tué. Quand j'ai appris son crime, je me suis rappelé avoir assisté à des scènes lamentables au petit matin, je voyais passer un morne défilé de gens avec de pauvres bagages. C'étaient les émigrés italiens qui fuyaient l'abomination du fascisme. Il y a eu d'ignobles choses. On vit jusqu'à vingt-deux cadavres abandonnés dans les rues de Turin. Il y a eu le meurtre de Boratti. Un de ses amis vient demander au bureau des fascistes : « Où est Boratti ? » — « On l'a supprimé. — C'est abominable ! » Le lendemain, six chemises noires entrent dans le bureau où travaillait celui qui s'est ainsi indigné.

« On l'appelle. — C'est moi ! On l'a abattu. »

« Les ouvriers italiens ont connu toutes ces choses. »

« Toutes les révolutions commettent leurs crimes, et vous qui êtes ici au nom de la Révolution française, vous êtes les héritiers de ces violences. Mais les crimes révolutionnaires ont ceci pour excuse : ils sont les explosions des longues souffrances accumulées depuis des siècles.

« Mais quelle excuse peut-il y avoir au Fascisme. Il a organisé le meurtre. Ce n'est pas le geste personnel, impulsif ; c'est l'exécution décidée, exécutée pour le plaisir de faire du mal.

« Au nom de tous ceux qui ont souffert, je vous dis : « Ce garçon qui a été de lui-même commettre cet acte, a suivi son rêve. Il a tué. Mais quand je me rappelle ce que j'ai vu, tout ce que je sais de ce qui s'est passé là-bas, le geste de cet enfant s'explique. »

« Songez à tout ce qu'il a dû passer avant de se décider à tuer. Il a frappé. Il a mal fait ; mais il faut tenir compte de son état d'âme, de son enfance douloureuse ! »

« Nous vous demandons de penser à toute sa famille de là-bas. La justice n'est pas la vengeance. Pour les siens je vous demande toute votre indulgence en considérant qu'il a assassiné pour une idée — face au fascisme meurtrier ! »

Aujourd'hui réquisitoire, plaidoirie et verdict.

## Sus aux mercantis du meublé

Aujourd'hui, nous allons quitter, durant quelques minutes, la compagnie des Tiliers, pour jeter un coup d'œil sur les voutours d'immeubles vides. Des deux lettres qui suivent une seule les concerne. On verra qu'ils sont aussi odieux les uns que les autres.

### Toujours les logeurs

Le logeur du 5 de la rue de Belfort poursuit de sa haine depuis plus de 2 ans une malheureuse famille de travailleurs que la crise du logement oblige à habiter chez lui et qui refuse de se soumettre à ses volontés et d'accepter des augmentations injustifiées, aussi a-t-il jugé bon de s'en débarrasser par tous les moyens possibles, il n'est pas de misères qu'il ne fasse à la femme du locataire, en l'absence de son mari, une brave mère de famille, refus de donner du linge, enlèvement des brocs, appareils de chauffage, injures de toutes sortes, menaces accompagnées de voies de faits, etc...

Dernièrement, déçu de ne pas avoir eu satisfaction en justice où depuis de longs mois il appelle constamment ces malheureux locaux les obligeant ainsi à dépenser en frais de procédure de l'argent qui par ces temps de vie chère pourrait être employé plus utilement pour la nourriture et l'entretien des enfants.

Le triste individu ayant violemment bousculé et insulté sa locataire, celle-ci est allée se plaindre à la XI<sup>e</sup> Section des Locataires et le Comité d'action de la section a donné au logeur la leçon qu'il méritait, le vendredi 26 septembre, une quarantaine de camarades étaient réunis à 19 heures et manifestèrent contre le voutour qui jamais de sa vie n'a du avoir une pareille frousse tellement il était pâle et pendant que sa femme était allée chercher les agents, les manifestants tapissaient les murs du voutour avec des papiers gommés.

Le bruit de la manifestation avait attiré de nombreux curieux qui se joignaient aux manifestants.

Bonne leçon pour le voutour et ceux qui seraient tentés de l'imiter.

A la prochaine occasion nous recommanderons.

Le Secrétaire de Propagande,  
Lucien AUBEL.

### Le scandale continue

Les logeurs du XI<sup>e</sup> arrondissement recommencent à faire parler d'eux, ils tiennent à se distinguer des autres voutours par leurs ignominies.

Celui du 39 de la rue Popincourt mérite d'être signalé par ses agissements scandaleux. Vouloir se débarrasser de ses locataires pour louer plus cher ses nids à puantes il n'a rien trouvé de mieux que d'agir par lui-même c'est plus expéditif et moins coûteux, pourquoi employer la procédure, avoir recours à la justice, la loi dit-il n'existe pas pour les meublés.

Dimanche soir un locataire de ce sinistre voutour rentrait chez lui avec sa femme et son bébé quand il se vit refuser l'entrée de la maison par le triste personnage qui poussa le cynisme jusqu'à faire emmener sous bonne escorte la famille au commissariat de police du quartier de la Roquette où on donna raison au logeur comme toujours, on refusa d'entendre le locataire. Les malheureux durent en pleine nuit chercher un gîte. Voilà comment on entend protéger l'enfance.

Le lendemain fier de ces exploits le sinistre voutour débarrassa la chambre, s'empara du linge et des objets appartenant au locataire, à sa femme et au bébé et commença à nettoyer la chambre dans l'espoir de louer rapidement à bon prix, quand soudain le locataire, sa femme et un délégué de la XI<sup>e</sup> Section des locataires faisaient irruption dans la chambre presque vide à la grande stupeur du voutour.

tour qui tempêta, menaça. Après une assez longue discussion, le logeur et délégué allèrent au commissariat de police où encore on donna raison au logeur sans vouloir entendre les explications du délégué du syndicat des locataires.

La préfecture de police avisée par téléphone promit d'intervenir. L'a-t-elle fait, nous l'ignorons. Ce que nous savons c'est que deux agents requis par le voutour voulurent faire sortir le locataire qui avait repris possession de sa chambre.

Depuis deux jours un enfant de 7 mois, est sans tige, la mère qui allaitait son bébé émue par ces incidents est maintenant dans l'impossibilité de nourrir son enfant.

Si le voutour infâme croit qu'il échappera à la justice, qu'il se détrompe, il apprendra à ses dépens que nul ne peut se faire justice lui-même.

Quant à son attitude scandaleuse elle lui vaudra une réclame tapageuse que ne manquera pas de lui faire la XI<sup>e</sup> Section des locataires.

Pour copie conforme :  
Guy SAINT-FAL.

## Dans les Théâtres

### A PROPOS DE LA CRITIQUE

Plusieurs lecteurs m'ont manifesté leur étonnement de ne pas trouver dans leur journal les comptes rendus de pièces pour lesquelles le tam-tam de publicité avait été particulièrement bruyant.

Ces camarades m'ont, dans leur ingénuité, posé cette question : « Pourquoi n'assistes-tu pas à toutes les répétitions générales ou premières représentations au même titre que les critiques des autres journaux quotidiens ? »

Je vais profiter de cela pour donner quelques explications. Ce sera une modeste contribution à l'histoire des mœurs artistico-mercantiles de ce temps.

En principe, une répétition générale est faite pour permettre à la presse de porter sur une œuvre un jugement qui, toujours et plus que jamais, en principe, serait indépendant, sincère, ferait ressortir les qualités et les défauts de l'œuvre présentée, à tous les points de vue.

Le public de ce jour « d'épreuve » devrait donc être exclusivement composé de gens s'occupant de théâtre : auteurs, acteurs et journalistes.

Il en est, en réalité, tout autrement, principalement pour certains grands théâtres. On y trouve de tout : cuisinières de littérateurs, et cuisiniers littéraires, couples étranges aux regards éteints, poules de luxe et de demi-luxe, rastas nationaux et exotiques, agents de publicité maquillés en critiques dramatiques et même quelques vrais journalistes venus là par devoir professionnel. Ceux-là, en rentrant, se torturent les méninges pour écrire, les uns juste le contraire de ce qu'ils pensent, les autres pour se donner une apparence d'indépendance et s'efforcent, au moyen de finasseries, de sous-entendus, d'éloges compassés le blâme, etc., de mettre en accord leurs idées personnelles avec les nécessités du journal qui les emploie.

Certes, il y a des exceptions, et je tiens à signaler, en passant, que le tiens Georges Pioch comme un de ces oiseaux rares auxquels il est loisible de jacter à leur fantaisie. Mais combien sont-ils ?

Pour assister à une générale, il faut y être invité. S'il y a des théâtres tels que la Porte Saint-Martin, l'Ambigu, les Champs-Élysées (théâtre, studio, comédie), l'Atelier, le Théâtre des Arts, le Trion Lyrique, l'Odéon, qui reçoivent tous les critiques, pour beaucoup d'autres, il faut monter patte blanche, patte rouge ne suffit plus, surtout si vous représentez un quotidien libéral. Ah ! si vous étiez valet de chambre d'académicien !...

Je me suis donc permis d'écrire à la direction de divers théâtres : Comédie-Française pour Croquemitaine, Théâtre de Paris, pour La Tentation, la Madeleine, pour Manon, Fille galante, au Gymnase, pour la Galerie des Glaces...

S'il n'y a pas de comptes rendus à ces pièces, c'est que je n'ai pas obtenu de réponses.

Il reste heureusement, à côté des scènes dirigées par des personnages à l'esprit suffisamment étreint pour égarer la critique d'un journal en raison de son titre et des idées générales qu'il défend, assez de théâtres où se jouent des œuvres nouvelles, autrement pensées, autrement hardies et aussi bien jouées.

Les lecteurs du Libéraire n'y perdront rien, au contraire.

Pierre MUALDES.

## LES SPECTACLES

Opéra. — Relâche.  
Opéra-Comique. — 13 h. 30 : Don Quichotte ; 20 heures : Marouf.

Gaité-Lyrique. — Les Cloches de Corneville.

Trion Lyrique. — 20 h. 30 : Si j'étais Roi.

Comédie-Française. — 13 h. 30 : L'Eternelle Présence; Les Noces Corinthiennes; 20 h. 15 : L'Enigme; Croquemitaine; Quitte pour la Peur.

Odéon. — 14 heures : Britannicus; Sganarelle; 20 h. 30 : La Petite Chocolatière.

Porte-Saint-Martin. — L'Amour.

Nouvel Ambigu. — Matinée et soirée : Napoléonette.

Comédie des Champs-Élysées. — Knock ou le Triomphe de la Médecine. La Scintillante.

Studio des Champs-Élysées. — A l'Ombre du Mal.

Femina. — La Chauve-Souris.

Théâtre des Arts. — La Rivale de l'Homme.

L'Atelier. — Le Veau Gras.

Théâtre de Paris. — 20 h. 30 : La Tentation.

### GABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringolre. — Les poètes, chansonniers et Charles d'Aray dans ses nouvelles chansons.

Studio des Champs-Élysées. — A l'Ombre du Mal.

Le Coucou. — J. Moy : Noël-Noël : la revue.

L'Atelier. — Relâche pour répétition générale de : Chacun sa vérité.

La Vache-Enragée. — Maurice Hallé et les chansonniers.

Deux Femmes. — Hô ! ris haut !

Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue ; X. Privas, Hyspa, Cazol, R.-P. Groffe.

Le Perchoir. — « Jusqu'à la gauche », revue ; Jean Bastia.



# A travers le Monde

## ALLEMAGNE

### L'ALLEMAGNE ET SES ANCIENNES COLONIES

Amsterdam, 22 octobre. — Les Allemands ont renoué leur tentative d'obtenir le droit de coloniser la Nouvelle Guinée, sous de nouvelles conditions.

## ALBANIE

### RECONNAISSANCE MUTUELLE

Les journaux italiens apprennent de source sûre qu'avant son départ pour Tirana, Mgr Fan Noli, président du Conseil albanais, s'est rencontré à Rome avec M. Yourenoff, ambassadeur des Soviets en Italie. Celui-ci, par ordre de son gouvernement, a remis à Mgr Fan Noli une note dans laquelle les Soviets reconnaissent de jure l'Albanie. Par une note identique, l'Albanie, de son côté, reconnaît de jure, le gouvernement des Soviets. Une délégation russe sera prochainement créée à Tirana. Ah ! que la Révolution était belle sous le tsarisme... Et comme les bolcheviks l'ont gâchée, hélas !...

## BELGIQUE

### UNE GREVE DE LA VERRERIE

Les ouvriers verriers ont introduit auprès de l'ensemble des patrons verriers une demande de majoration de salaire de 10 % sur le tarif. Conformément aux usages, le préavis a été remis. Si pour le premier novembre prochain, aucune entente n'est intervenue, le travail cessera complètement.

## ETATS-UNIS

### LES RESULTATS DE LA LOI DE PROHIBITION

Les autorités américaines reconnaissent que pour faire appliquer la loi sur la prohibition, il a fallu sacrifier la vie de 37 agents fédéraux, et qu'au moins 30 contrebandiers ont été tués. Les frais de surveillance se sont élevés à 300 millions de francs.

Et malgré cela avec de l'argent on peut se procurer toutes les boissons prohibées aux Etats-Unis. Dans un pays de trusts et de vénalité, les prohibitions les plus justifiées ne servent à rien.

## ITALIE

### TRACTATIONS SOVIETICO-DIPLOMATIQUES

M. Mussolini confère avec l'ambassadeur des Soviets

M. Juronof, ambassadeur du gouvernement des Soviets à Rome, a conféré longuement avec M. Mussolini.

## IRLANDE

### M. DE VALERA MENACE D'EMPRISONNEMENT

Dublin, 21 octobre. — M. de Valera a l'intention de prendre la parole vendredi prochain, dans une réunion électorale à Newry, dans le nord de l'Irlande, malgré la défense des autorités.

S'il passe outre, l'ex-président sera condamné à deux années de prison.

Les autorités de l'Irlande « libérée » ne sont pas moins sévères à l'égard de leurs adversaires que les fonctionnaires anglais. Tels sont les résultats des révolutions purement politiques : changement du personnel exploitateur et oppresseur.

### Les nouvelles fouilles de Sidon

Beyrouth, 22 octobre. — On a découvert, en Syrie, deux nécropoles de la Phénicie méridionale datant du deuxième millénaire avant Jésus-Christ et situées à l'est de l'ancienne Sidon, près des villages de Kafar Djerra et de Lébée.

A Kafar Djerra on a recueilli un nombre considérable de vases de terre cuite, d'armes en bronze, un vase à parfum en faïence bleue, une plaque d'or décorée d'une rosace de style égéen, deux cylindres babyloniens

et plusieurs dizaines de scarabées égyptiens.

Les tombes de Lébée ont fourni plus de deux cents pièces de poterie chypriote, des haches en bronze ou en pierre, des cachets égyptiens et cinquante scarabées décorés de symboles divers ou d'inscriptions hiéroglyphiques. Ces sépultures ne contenaient point de sarcophages. Les corps étaient simplement posés à même le sol, la tête reposant sur une pierre ; l'un d'eux portait au cou un collier d'améthyste et au doigt un scarabée d'améthyste à monture d'argent.

## Choses d'Amérique

### UN MARIAGE EST CELEBRE

#### SUR LE QUAI D'UNE GARE

Un Ecossais, Scot Mc Kee, a tenu sa parole à la lettre, en venant à la gare de Detroit, à la rencontre de sa fiancée, accompagnée d'un prêtre et porteur d'une licence de mariage.

Comme les parents de la fiancée avaient demandé que le mariage eût lieu aussitôt l'arrivée, le pasteur célébra le service nuptial sur le quai de la gare.

## et d'Angleterre

### ENTRE LE CELIBAT ET LA DEMISSION

#### les doctresses anglaises ont à choisir

Le conseil municipal de Londres a décidé au cours d'une séance mouvementée que les femmes doctresses en médecine employées dans les hôpitaux dépendant de la municipalité, devraient abandonner leurs fonctions si elles se mariaient.

Bien qu'en cela le conseil ne fasse qu'entendre une mesure déjà appliquée aux institutrices, la nouvelle a causé un certain émoi chez les intéressées.

Il y a actuellement trente-quatre doctresses, attachées au personnel médical des hôpitaux de Londres dépendant du County Council.

### Sont-ce des victimes de Landru ?

Des ouvriers travaillant à des terrassements dans un pré dépendant du château de Thun à Meulan, appartenant à M. Rozengard, ont découvert quatre crânes à demi calcinés qui semblent avoir été enfouis depuis plusieurs années. L'endroit où a été faite cette découverte est distant de 150 mètres de la Seine.

Etant donné la proximité, pour un automobiliste, de Gambais, on se demande s'il ne s'agit pas des restes de quelques victimes de l'original barbu.

### Une tête qui ne tombera pas

Gabriel-Alphonse Mourey, l'auteur de l'audacieux cambriolage commis en 1919 chez le banquier Saatchi, à New-York, qui fut condamné à mort par la cour d'assises de la Seine dans des circonstances où le cafoilage de l'appareil judiciaire s'avéra encore un peu plus que de coutume, a été gracié hier. Il échappe donc à la peine capitale.

### Si ! la Garde rouge nuit au travail syndical

Un papier de l'Humanité nous apprend comment et pourquoi les immeubles de la Grange-aux-Belles furent gardés ces jours derniers, et c'est intitulé : « Les précautions ne nuisent à personne ».

Pourtant, dans la journée de dimanche, un camarade membre de la C. E. de la Fédération Postale Unitaire, bibliothécaire de la Jeunesse Syndicaliste des P. T. T., se rendait, comme à son habitude, dans les locaux de la Fédération, où l'appelle son travail de bibliothécaire.

La garde rouge communiste lui interdit l'entrée, et cela en présence des secrétaires de l'U. D., Doyen et Barraud.

Pourtant, avant et après lui, entrèrent plusieurs membres des Jeunesses Communistes.

Voilà une preuve que la frousse des fonctionnaires syndicaux entrave le travail dans les organisations syndicales, travail fait souvent par les minoritaires.

## En peu de lignes...

### Comme au coin d'un bois

Passant vers deux heures, l'autre nuit, avenue Marceau, Mme Jeanne Thierre, demeurant 2, rue Gaston-Saint-Paul, a été attaquée et dévalisée.

Quelques heures auparavant, vers 19 heures 30, près du 83, boulevard de Montmorency, Mme Marie Descombes, 23 ans, demeurant 82, rue du Ravelagh, avait eu le même sort.

### Elle était bien morte

Lille, 22 octobre. — Nous avons relaté hier dans quelle circonstance Mme Marquet, de Clary, avait cessé de vivre au cours d'une opération. Certains signes faisaient douter de la mort. Hélas ! il n'en était rien. La jeune femme avait avalé sa langue tandis qu'on la chloroformait et aurait succombé asphyxiée.

### Un mur s'écroule sur deux enfants

Bastia, 22 octobre. — Quatre enfants s'étaient abrités sous le mur d'un ancien four à Pretrabugno. Miné par les eaux, celui-ci s'effondra ensevelissant les jeunes Marie Murotoni, 5 ans, et Lelq Pioreschi, 5 ans et demi. Antoinette Pioreschi a été blessée.

### Le mariage du prisonnier

Lyon, 22 octobre. — Ecrasé pour avoir tué à coups de revolver l'agent Coutarel, dans la nuit du 14 au 15 août, Alphonse Dechaume, 28 ans, vient d'épouser Mlle Marie Salagnat, blanchisseuse, 29, rue Chapoumay.

Amnés, menottes aux mains, dans une salle des mariages, il fut reconduit après la cérémonie à la prison Saint-Paul. Et la pauvre jeune mariée a réintégré le domicile de ses parents.

### Il n'était pas mort

Montpellier, 22 octobre. — Daniel Marius, qui avait pris le maquis et dont on avait fait courir le bruit qu'il était mort, vient d'être vu dans le village même de Flaux fumant sa pipe. Les gendarmes prévenus accoururent, mais Marius en avait rejouté un air dans le maquis.

### Les luttes de religions au Maroc

Rabat, 22 octobre. — A Safi, au cours de la fête de la secte des Hamatcha, le mellah fut envahi et des bagarres éclatèrent entre musulmans et israélites.

### Il trouve sa mère assassinée

Amiens, 22 octobre. — Mme veuve Bassot, 71 ans, habitant seule, rue Saint-Anne, à Chaumes, a été trouvée assassinée. Le crime remonte à plusieurs jours. Le fils de Mme Bassot, habitant l'Oise, était venu voir sa mère. Ne pouvant pas ouvrir, il enfonce la porte. La septuagénnaire gisait sur son lit, la gorge ouverte, et portant sept coups de couteau sur diverses parties du corps. Le vol avait été le mobile du crime. L'assassin avait dépoillé sa victime de la ceinture portée constamment par elle et pouvant contenir 2 à 3.000 francs. Puis il s'était lavé les mains, essuyé à une serviette et avait disparu.

### L'amour tue

Amiens, 22 octobre. — Le délit du Jeu de Paume, à Chaumes était tenu par une femme divorcée, Juliette Sover, 36 ans, qui avait vécu avec l'ouvrier portugais Santos, 25 ans. La vie commune ayant cessé, Santos vint mardi soir demander à son ex-amie de se remettre avec lui. Sur son refus, il la tua de trois coups de revolver, puis se fit sauter la cervelle.

Après 6 ans, on trouva la petite Ginette, 6 ans, fille de la débitante, qui avait assisté, terrifiée, au drame.

### Arrestation d'un escroc

Bordeaux, 22 octobre. — Un individu disant se nommer comte de Villa Nueve, de Clarones, habitant Naples, a été arrêté. On trouva sur lui un passeport au nom de Léopold Caccone. Il finit par avouer être l'ex-banquier Lucien-Pierre Husol, de Limoges, ayant détourné près d'un million, et faisant l'objet de deux mandats d'arrêt des parquets de Limoges et de Paris.

Il était en fuite depuis 1921 et avait volé le passeport au nom de Caccone.

### DEPARTEMENTS

— Le pain coûtera désormais 1 fr. 45 à Lyon... Vive la lutte contre la vie chère !

— Au cimetière de Maçon, M. Vincent Loige, 71 ans, garde champêtre à Searzan, se tue sur la tombe de sa femme.

— A Nuits-Saint-Georges, un petit garçon de 12 ans, Arsène Lhomme, est tombé sous les roues d'une voiture conduite par son père et a eu la poitrine broyée. Il est mort.

— En gare de Saint-Jean-de-Losne, (Côte-

d'Or), voulant monter dans l'express de Dijon qui passe en ralentissant, M. Jules Parizot, retraité des chemins de fer à Saint-Bonnet en Bresse, a été horriblement broyé. Il était âgé de 61 ans, marié et père de famille.

— En nettoyant sa cuisine, Mlle Ponton, 32 ans, de Bourg-la-Valence (Drôme), fait tomber un fusil. La charge l'atteint en pleine poitrine.

## L'automobile meurtrière

— Passant à Châlons-sur-Marne, M. Lhuillier, négociant à Metz, 3, rue Saint-Cosme, voit son cyclecar prendre feu. Il stoppe et saute à terre. Déjà brûlé grièvement à la tête, il se fracture une jambe.

— Après avoir renversé le parapet du pont qui traverse le Sevron, à Varennes-Saint-Sauveur, une auto, conduite par M. Raffin-Maitre est tombée dans la rivière. M. Raffin n'eut aucun mal, mais un mécanicien qui se trouvait à ses côtés a été à demi-noyé et grièvement blessé.

— Mme Hermine, âgée de 42 ans, de Soleroux (Somme), tenait son parapluie baissé, ce qui l'empêcha de voir arriver vers elle l'automobile de M. Delacour, mécanicien. Elle fut renversée par la voiture et traînée sur une longueur d'environ 27 mètres. Mort instantanée.

## LEURS DIVIDENDES

— La voûte d'une cave en construction, à Saint-Rambert-d'Albon, s'est effondrée sur trois ouvriers. L'un, François Ferrero, est grièvement blessé, un autre, Antonin Coche, est tué sur le coup, le troisième est indemne.

— Près de Rivesaltes, le charretier Joseph Roig, 39 ans, conduisant un tonneau d'eau, est tombé sous les roues de son véhicule et est mort écrasé.

— On découvre sur la voie, près de Vierzon, non loin du tunnel, les jambes broyées et des blessures à la tête, le cadavre de M. Alexandre Desnoues, domestique à Mehun-sur-Yèvre, qui revenait des foires d'Orval. On ignore comment sa mort est survenue.

— Le monteur Fritz Klein, qui travaillait dans une fonderie de Sarreguemines, est tombé d'une hauteur de quinze mètres. Il a succombé.

## La spéculation sur les blés

Une information judiciaire avait été ouverte récemment, pour délit de coalition à propos d'accaparement de blés exotiques.

On vient d'ouvrir deux informations nouvelles, toujours contre X..., pour rechercher les responsables de tractations qui ont eu pour but de provoquer la hausse des blés et des farines.

## Et puis... vive la paix !

Le ministre du Bloc des gauches Dumesnil présidera mardi prochain à Lorient au lancement du grand destroyer d'escadre *Panthère*.

...Simplement histoire de désarmer.

## Une méprise

On avait installé cet hôpital dans un bâtiment qui, en temps de paix était affecté à un séminaire.

Au moment de la mobilisation, les prêtres des environs qui avaient pu éviter le glorieux privilège d'aller illustrer leur sainte anatomie sur les champs de bataille, étaient venus se réfugier dans ce lieu d'asile dont ils formaient le personnel.

Les uns remplissaient les fonctions d'infirmiers, d'autres étaient employés en foule au cellier, à la lingerie ou dans les bureaux.

Le père supérieur du séminaire, gros homme chauve à la trogne luisante et aux gestes benêts, avait trouvé très salutaire pour sa santé en tous points florissante, de se faire mobiliser sur place dans la charge d'économiste, où il cumulait d'office avec celle d'aumônier.

Il remplissait d'ailleurs ces deux fonctions avec un zèle attendrissant. Sans crier gare, il quittait précipitamment la cuisine, où il était en train de se chamailler avec le bouccier et le fournisseur de légumes qui, affirmait-il, volaient effrontément sur le pécéd et la qualité de leurs marchandises. Cinq minutes après, on le trouvait au chevet d'un moribond qui avait éprouvé le

besoin de faire graisser proprement ses bottes avant d'entreprendre le grand voyage qui en ferait un héros digne de la vénération des patriotes.

L'aumônier économe était le teneur des hommes de corvée fournis par le dépôt de fantassins de la garnison. Ces pauvres diables, sans cesse harcelés par le bougre d'homme, n'avaient pas une minute de répit, depuis le moment de leur arrivée à l'hôpital, jusqu'à celui de leur départ. Ils entretenaient la propreté des cours, balayaient et lavaient les carreaux des salles de malades, épichaient les légumes.

Quand tout semblait fini, en guise d'apérif, avant qu'ils ne se rendent à la soupe du soir, le père supérieur qui ne les avait pas lâchés d'une semelle, les convoitait amicalement à une dernière tournée rafraîchissante vers les latrines qu'ils arrosaient, non point d'eau de Cologne, mais d'un nombre copieux de seaux d'eau.

Un jour, il y eut une corvée de charbon. Cet exercice salutaire, commencé le matin dura jusqu'au soir. La nuit arrivait, et harassés de fatigue, ruisselants de sueur, noirs comme des corbeaux, les hommes grognaient depuis un bon bout de temps, sans que leur surveillant ensoutané semblât vouloir se décider à donner le signal de la retraite.

L'un des hommes de corvée se distinguait tout particulièrement par sa mauvaise humeur. Ses camarades pouvaient, tout à loisir, l'entendre égrener un chapelet de jurons, au milieu desquels le nom de l'économe et celui du bon Dieu se trouvaient en fort mauvaise posture. Chemin faisant, il ne se gênait guère pour faire connaître à la compagnie qui l'entourait, que ces deux là et quelques autres, il se les administrerait en conclusion quelque part.

Le bon père, pour compter les sacs de charbon, se tenait près du soupirail de la cave, et le soldat en rogne se donnait le malin plaisir, à chaque voyage, de froisser sans pitié la bedaine du saint homme avec sa charge, avant de la lâcher dans le soupirail.

Soudain, suivi de plaintes lamentables qui semblaient issir d'un tombeau, un cri déchira l'air. Les curés accoururent au pas de charge, précédés par l'un des leurs, agitant une lanterne qui, dans la nuit envahissante, donnait l'illusion d'appartenir à un revenant en balade.

Près du soupirail, le soldat qui s'était fait remarquer par sa mauvaise humeur, donnait des explications en faisant de grands gestes qui avaient la prétention de justifier ses paroles :

Vous comprenez, disait-il, c'était le père supérieur qui était là. Il faisait sombre comme dans le four d'un diable. — Il est bien permis de se tromper n'est-ce pas ? Alors, moi, à cause de sa soutane, je l'ai pris pour un sac de charbon qu'on avait oublié là et je l'ai foutu dans la cave avec les autres.

Brutus MERCEREAU.

## "L'ENTR'AIDE"

### COLLECTES POUR L'ENTR'AIDE

Les amis du « Libéraire » de Nice, versé par Cozzo, 60,00; Cozzo à Nice, 10,00; Collecte de l'assemblée générale des terrassiers du 27 juillet, 21,50; Chantier Jeanvax de Marseille, 27,00; Saint-Denis, 40,00; Reliquat du légionnaire américain, 6,00; Camarade Humbert, 3,00; Collecte assemblée générale des charpentiers en fer, 52,63; Vente de vieux papiers au syndicat des terrassiers, 21,00; Chantier La Générale, versé par Ben, 37,20; Chantier Baudeloc, versé par Viau, 30,00; Librairie Sozina, versé par Joutel, 76,00; Camarade René, 5,00; Théâtre du peuple d'Amiens, versé par Cateas, 100,00; Camarade Hamard et Deblon, 10,00; Camarade Poupon, 20,00; Chantier Daniel, versé par Le Coz, 43,60; Chantier Chouard, versé par Piumolo (dit le Marin), 102,50; Chantier Chouard, versé par Gustin, 29,00; Camarade Moreau Jean, 5,00; Collecte réunion des terrassiers du 31 août, 382,75; Chantier Thorel, versé par Kimen, 30,50; Chantier des Invalides, versé par Tourbet, 50,00; Chantier des Invalides, versé par Leroy, 22,00; Chantier des Invalides, versé par Merdelik, 30,25; Chantier Chouard, versé par Gustin, 74,50; Camarade Dujalet, 2,00; Chantier Baudeloc, versé par Paul, 30,50; Chantier La Générale, 65,00; Chantier Chouard, versé par Cotteret, 30,00; Réunion de Saint-Germain, versé par Frago, 16,45; La camarade Linthoud Germaine, 3,00; Chantier Chouard, versé par Gustin, 24,00; Chantier de la Bierre, versé par Le Coz, 23,00; Chantier Chouard, versé par Barach, 36,50; Collecte assemblée générale des terrassiers du 23 septembre, 271,00; Librairie sociale, versé par Joutel, 25,00; Chantier Chouard, versé par Plessix, 25,50; Camarade Moreau, 5,00; Chantier Chouard, versé par Le Mao, 39,50; Chantier Chouard, versé par Plessix, 22,50; L'Union des travailleurs de Croix Wasquehal, 76,00; Un camarade anarchiste de Croix Wasquehal, 12,00; Collecte du syndicat de Rouen, versé par Legrand, 20,00; Chantier Drouard, à Chaville, versé par Le Béche, 63,00.

En caisse, au 15 octobre 1924, la somme de 2.504,50.

Total : 2.438,35.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 23 OCTOBRE 1924. — N° 127.

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

## DEUXIEME PARTIE

### Un grand homme de province à Paris

— J'ai besoin de mon habit, de mon pantalon noir et de mon gilet de satin, dit-il à Samanon en lui présentant une carte numérotée.

Dès que Samanon eut tiré le bouton en ouvrant d'une sonnette, il descendit une femme qui paraissait être Normande à la fraîcheur de sa riche carnation.

— Prête à monsieur ses habits, dit-il en tendant la main à l'auteur, il y a plaisir à travailler avec vous ; mais un de vos amis m'a amené un petit jeune homme qui m'a rudement attrapé !

— On l'a attrapé ! dit l'artiste aux deux journalistes en leur montrant Samanon par un geste profondément comique.

Ce grand homme donna, comme donnent les lazzaroni pour ravoir un jour leurs habits de fête au monte-di-piéta, trente sous que la main jaune et crevassée de l'escamoteur prit et fit tomber dans la caisse de son comptoir.

— Quel singulier commerce fais-tu ? dit Lousteau à ce grand artiste, livré à l'opium, et qui, retenu par la contemplation d'un des palais enchantés, ne voulait ou ne pouvait rien créer.

— Cet homme prête beaucoup plus que le mont-de-piété sur les objets engageables, et il a de plus l'épouvantable charité de vous laisser reprendre dans les occasions où il faut que l'on soit vtu, répondit-il. Je vais dîner ce soir chez les Keller avec ma maîtresse. Il m'est plus facile d'avoir trente sous que deux cents francs, et je viens chercher ma garde-robe, qui, depuis six mois, a rapporté cent francs à ce charitable usurier, Samanon a déjà dévoré ma bibliothèque livre à livre.

— Et sou à sou, dit en riant Lousteau.

— Je vous donnerai quinze cents francs, dit Samanon à Lucien.

Lucien fit un haut-le-corps comme si l'escamoteur lui avait plongé dans le cœur une broche de fer rouge. Samanon regardait les billets avec attention, en examinant les dates.

— Encore, dit le marchand, ai-je besoin de voir. Pendant, qui devra me déposer des livres. Vous ne valez pas grand-chose, dit-il à Lucien, vous vivez avec Coralie, et vos meubles sont saisis.

Lousteau regarda Lucien, qui reprit ses

billets et sauta de la boutique sur le boulevard, en disant :

— Est-ce le diable ?

Le poète contempla pendant quelques instants cette petite boutique, devant laquelle tous les passants devaient sourire, tant elle était pleuse, et les petites caisses à livres étiquetées étaient mesquines et sales, en se demandant :

— Quel commerce fait-on là ?

Quelques moments après, le grand inconnu, qui devait assister, à dix ans de là, l'entreprise immense, mais sans base, des saint-simoniens, sortit très bien vêtu, sourit aux deux journalistes, et se dirigea vers le passage des Panoramas avec eux, pour y compléter sa toilette en faisant cirer ses bottes.

— Quand on voit entrer Samanon chez un libraire, chez un marchand de papier ou chez un imprimeur, ils sont perdus, dit l'artiste aux deux écrivains. Samanon est alors comme un croque-mort qui vient prendre mesure d'une bière.

— Tu n'escampteras plus tes billets, dit alors Etienne à Lucien.

— Là où Samanon refuse, dit l'inconnu, personne n'accepte, car il est l'ultima ratio ! C'est un des moutons de Gigonnet, de Palma, Werbrust, Gobeck et autres crocodiles qui nagent sur la place de Paris, et avec lesquels tout homme dont la fortune est à faire ou à défaire doit tôt ou tard se rencontrer.

— Si tu ne peux pas escampter tes billets à cinquante pour cent, reprit Etienne, il faut les échanger contre des écus.

— Comment ?

— Donne-les à Coralie, elle les présentera chez Camusot. — Tu le révoles, reprit Lousteau que Lucien arrêta en faisant un bond. Quel enfantillage ! Peux-tu mettre en

balance ton avenir et une semblable niaiserie ?

— Je vais toujours porter cet argent à Coralie, dit Lucien.

— Autre sottise ! s'écria Lousteau. Tu n'apaiseras rien avec quatre cents francs là où il en faut quatre mille. Gardons de quoi nous griser en cas de perte, et joue.

— Le conseil est bon, dit le grand inconnu.

A quatre pas de Frascati, ces paroles eurent une vertu magnétique. Les deux amis renvoyèrent leur cabriolet et montèrent au jeu. D'abord ils gagnèrent trois mille francs, revinrent à cinq cents, gagnèrent trois mille sept cents francs ; puis ils retombèrent à cent sous, se retrouvèrent à deux mille francs, et les risquèrent sur pair, pour les doubler d'un seul coup ; pair n'avait pas passé depuis cinq coups, ils y pontèrent la somme. Impair sortit encore. Lucien et Lousteau dégringolèrent alors par l'escalier de ce pavillon célèbre, après avoir consumé deux heures en émotions dévorantes. Ils avaient gardé cent francs. Sur les marches du petit péristyle à deux colonnes qui soutenaient extérieurement une petite marquise en tôle que plus d'un œil a contemplée avec amour ou désespoir, Lousteau dit, en voyant le regard enflammé de Lucien :

— Ne mangeons que cinquante francs.

Les deux journalistes remontèrent. En une heure, ils arrivèrent à mille écus ; ils mirent les mille écus sur rouge, qui avait passé cinq fois, en se flant au hasard auquel ils devaient leur perte précédente. Noir sortit. Il était six heures.

— Ne mangeons que vingt francs, dit Lucien.

Cette nouvelle tentative dura peu, les vingt-cinq francs furent perdus en dix coups. Lucien jeta rageusement ses derniers

vingt-cinq francs sur le chiffre de son âge, et gagna ; rien ne peut dépeindre le tremblement de sa main quand il prit le rateau pour retirer les écus que le banquier jetait un à un. Il donna dix louis à Lousteau et dit :

— Sauve-toi chez Véry !

Lousteau comprit Lucien et alla commander le dîner. Lucien, resté seul au jeu, porta ses trente louis sur rouge et gagna. Enhardi par la voix secrète qu'entendait parfois les joueurs, il laissa le tout sur rouge et gagna ; son ventre devint alors un brasier ! Malgré la voix, il reporta les cent vingt louis sur noir et perdit. Il sentit alors en lui la sensation délicieuse qui succède, chez les joueurs, à leurs horribles agitations quand, n'ayant plus rien à risquer, ils quittent le palais ardent où se passent leurs rêves fugaces. Il rejoignit Lousteau chez Véry, où il se rua, selon l'expression de la Fontaine, en cuisine, et n'osa se soucier dans le vin. A neuf heures il était si complètement gris, qu'il ne comprit pas pourquoi sa portière de la rue de Vendôme le renvoyait rue de la Lune.

— Mademoiselle Coralie a quitté son appartement et s'est installée dans la maison dont l'adresse est inscrite sur ce papier.

Lucien, trop ivre pour s'étonner de quelque chose, remonta dans le fiacre qui l'avait amené, se fit conduire rue de la Lune, et se dit à lui-même des calembours sur le nom de la rue. Pendant cette manivelle, la faillite du Panorama-Dramatique avait éclaté. L'actrice



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Que ferons-nous?

Le malaise syndical s'agrandit tous les jours, avec le confusionnisme. La situation actuelle de l'ingénierie politique dans les syndicats par les commissions syndicales n'est pas pour nous surprendre; il y a belle lurette que nous nous attendions à tout ce chambardement syndical.

Devant les majorités politiques syndicales, rien ne nous étonne de la violation des statuts, des règlements; leur but est clair et simple: transformer le syndicalisme en cellule de parti politique.

Le fédéralisme de nos unions d'industrie ne compte pas pour eux, il leur faut du vent, rien que du vent. Nous assistons aux grèves, avec des échecs retentissants, parce que l'on n'a rien préparé à l'avance, on se jette dans la fournaise, ne comptant que sur l'embellissement de la journée, le patronat pour cette tendance cela n'existe pas, puisque tous les jours ils en bouffent des masses dans leurs partis et que les autres sont des sympathisants à leur école.

Le travailleur, qui ne vit pas que de pain, commence à s'apercevoir qu'il faut utiliser les méthodes des temps passés, c'est-à-dire l'action directe, et ne compter que sur soi-même.

Le vent, le bluff, les supercherches en chambre commencent à fatiguer. Cette tendance communio-syndicale au pouvoir depuis Saint-Etienne depuis plus de deux ans qu'a-t-elle réalisée?

L'Unité? Bien au contraire, elle la combat tous les jours; on pouvait la réaliser par la base si on avait écouté la Minorité depuis plus d'un an.

Ces chefs négligent la base de tout mouvement social, il leur faut du grandiose, et pour cela on fait du vent dans chaque discours. Pour leur importance, tant que les cochons de payants casquent. Ils font tout pour faire rire les réformistes et les aider dans leur recrutement syndical; allons-nous laisser durer cette situation plus longtemps?

De temps à autre, les meilleurs syndicats de nos régions passent à l'autonomie et les travailleurs continuent leur indifférence devant tout ce chaos de désordre syndical.

La conférence des syndicats unitaires, autonomes et minorités syndicales solutionnera-t-elle cette pénible situation? L'autonomie pour l'action et dans l'action, c'est très bien, mais passer à l'autonomie pour faire du corporatisme étroit c'est très mal.

Créer une troisième C.G.T. Avec le spectacle que nous subissons des Mousmoussou, Benar, Dudilleux, etc., qui, hier, étaient les champions de la Minorité pour combattre la violation des statuts dans la vieille C. G. T., et aujourd'hui les voir en tant que polichinelles dans la C. G. T. U., cela n'encourage pas les travailleurs à fonder une troisième C. G. T.

Allons-nous ne rien faire pour cela? Non. Nous avons étudié cette question dans notre région. La majorité est pour aller à l'autonomie, ou faire la grève des cotisants d'ici l'unité des deux C. G. T. réalisée.

En affaiblissant les deux C. G. T., l'orgueil des chefs diminuera et les rapports entre les deux organismes se souderont. Notre propagande sera plus facile. Quand les travailleurs nous réclameront notre attitude, nous leur répondrons: Nous sommes sortis de la vieille C. G. T. parce qu'elle subissait l'ingénierie du Parti S.F.I.O.; nous sortons de celle-là parce que c'est pire. Nous restons autonomes d'ici l'unité réalisée. Tu veux l'unité, viens avec nous.

Laisser un cheval de bataille borner pour en prendre un aveugle? Non, pas de cela.

Les deux C. G. T. se valent en tant qu'ingénierie politique.

Leurs mécanismes, C. C. N., les régions de propagande, leurs U. D. sont des nids de fonctionnaires perméables inamovibles. Il faut, oui, épurer le syndicalisme de cette bureaucratie qui l'étouffe, l'étouffe de jour en jour.

Le courant d'autonomie est nécessaire dans cette période transitoire.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les syndicats qui cherchent les organismes centraux, ce sont les organismes centraux qui sont à la chasse des syndicats pour augmenter leur unité sans tenir compte si cela fait l'affaire des travailleurs.

Les grèves et la solidarité, ne compter que sur les secours pour faire la bataille au patronat riche, puissant et organisé, c'est aller aux pires catastrophes. Si la solidarité est nécessaire, l'action est indispensable.

Le fonctionnarisme a paralysé le syndicalisme, il faut le tuer si nous voulons faire revivre la confiance aux travailleurs, c'est lui qui a engendré la lutte de personnalités. On ne discute plus pour une idée, on discute pour des personnes.

Voilà où se trouve le mal et où nous devons chercher le remède.

Les fonctionnaires syndicaux sont contre l'unité, la preuve, nous l'avons dans le désir de la classe ouvrière qui, elle, souffre de la division et veut l'unité. Les chefs, eux, s'en moquent; ils nous jettent du vent dans leur formule et c'est tout.

Les syndicats reprendront confiance quand nous aurons percé l'abcès qui gonfle tous les jours, et nous souhaitons que la conférence de Paris parle clair et net aux masses; c'est de son attitude que le syndicalisme renaitra de ses cendres.

Un groupe de copains de province partisans de l'autonomie.

Minorité des Cuirs et Peaux de la Seine

Aux camarades minoritaires et sympathisants. — Il est de toute nécessité pour tous les militants minoritaires et sympathisants d'examiner la situation actuelle ainsi que celle qui nous est faite dans nos organisations respectives.

Tous ceux qui ont la ferme volonté de défendre ce qui reste de syndicalisme en ce moment critique contre tous les politiciens donneront par leur présence l'importance nécessaire à la réunion qui aura lieu vendredi 24 octobre, à 8 h. 30, salle des Commissions, 2<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

L'indifférence n'est plus permise et nous espérons que chacun agira pour que le plus grand nombre de camarades soient présents à cette réunion.

La Minorité.

## Bravi

Non entriamo nel merito dell'ordine del giorno votato domenica scorsa dalla Assemblea generale del Sindacato Unico Edile della Senna.

Lo approvammo, ne siamo lieti ed entusiasti nel contempo.

Quella riunione ci lasciò un'ottima impressione, il modo come si svolse la discussione, come avvenne la votazione, fud tutti i militanti presenti — appartenenti a tutte le scuole del sovversivismo — riconosciuto il suo grande valore morale, il senso di responsabilità.

Vedemmo vecchi militanti, che da parecchio tempo si erano allontanati dalla organizzazione perché disgustati, indignati dal modo con cui i politici vorrebbero asservire l'organizzazione sindacale alle loro mire, alle loro ambizioni, mettersi al corrente delle quote arretrate, per avere diritto di partecipare alla assemblea, di votare, di difendere i diritti sovrani del sindacato minacciati dal pericolo — non sempre visibile — della politica predisposta, ordinata, dai dirigenti il partito comunista per ordine del governo di Mosca.

Questa dimostrazione di serietà, di consapevolezza, di volontà, non piacquero a quei signori, anzi, li preoccupò a tal punto che immaginandosi non sappiamo qual piano di sfratto, di espropriazione od altro, nel corso della riunione del S.U.B. riunirono in una sala della casa dei sindacati: « Rue Grange-aux-Belles 33, una trentina di poveri disgraziati, di irresponsabili — Polonesi, Spagnoli, Italiani, qualche francese — ai quali le era stato ordinato di difendere la — casa dei sindacati. Mentre scrivevamo il vediamo ancora bivariate nei locali delle organizzazioni che non conosciamo, che non sanno quanti e quali sacrifici morali e finanziari, quali e quante vittime si siano dovute fare per costruire questi miseri ed insufficienti locali per la classe operaia.

Questi poveri disgraziati che guardiamo con un senso di commiserazione più che di sprezzo, ci ricordano i giorni tristi, miserandi, che caratterizzarono parecchie volte la vita degli emigranti in occasione di scioperi quando — per incoscienza, per essere traditi, ubriacati — facevano opera di crumiraggio, come nelle feste da ballo ubriachi di alcool.

Noi comprendiamo sin dove può arrivare l'ubriachezza prodotta dal vino, dalla politica praticata, voluta, dai politici di mestiere dai gesuiti. Tuttavia, ci perdoniamo. Ai dirigenti della U.D. della C.G.T.U., del P.C. che sono con noi di ciò che fanno, gli diciamo.

La vostra opera si riassume in una sola parola.

INFAME. INFAME. INFAME.

VITTORIO-MESSEROTTI.

## L'ordine del giorno del Sindacato unitario edile

I lavoratori del Sindacato unitario edile, riuniti domenica 19 ottobre 1924 in Assemblea generale, informati della campagna dal P. C., la C. G. T. U. e l'U. D. della Senna contro le organizzazioni degli Edili, da esse mostrate ai loro partigiani come le ultime rocce forti che restino a conquistare al loro partito.

Presa visione dell'articolo di Alberto Treint, comparso sul *Bullettino Comunista* del 10 corrente, nonché di quello dell'*Humanité* del 16, articolo infirmato dalla C. G. T. U. perché volendo sembrare una spiegazione non è che una conferma giustificata della suddetta provocazione di Treint.

Riconosciuto il carattere ufficiale che non può scindersi dalla personalità del firmatario, la cui notorietà non può essere negata, e la provocazione contenuta in che per la sua bassezza comporta la responsabilità di tutti i partigiani comunisti membri nello stesso tempo del loro partito, del sindacato e degli organismi precitati, ed associati nella stessa campagna per conseguire gli stessi scopi;

E non potendo questi ultimi non concedere la loro solidarietà all'autore della provocazione senza venir meno alla disciplina del loro partito, per cui ostensibilmente la reclamano per tutti gli atti del loro capo:

L'Assemblea generale indignata di tal modo di agire che arreca nocumento agli interessi morali e materiali del proletariato, li associa nella stessa riprovazione e li sottopone alle medesime sanzioni, e, considerando che un pericolo sindacale si erige contro essi per sua legittima difesa: per conseguenza decide di prendere a loro carico tutte le sanzioni e misure coercitive proprie alla situazione. E rigetta tutte le conseguenze che potranno derivare denunciando alla opinione operaia, i provocatori e gli autori delle scissioni create in seno ai sindacati nei quali introdussero la rivalità di tendenza e i sistemi di lotta di partito ad essi propri, dichiarando responsabili diretti ed unici della impotenza operaia attuale. Opera di cui intrapresero e realizzarono il successo che vantano e che ancora perseguono nella S. U. B. e nella Federazione degli Edili.

E poiché i gionavi Edili, sempre vigili e pronti alla lotta per l'indipendenza economica e morale, non permettono l'asservimento delle loro organizzazioni alla politica militante di un partito, con lo stesso rigore e la stessa fermezza che portano nella lotta contro il padronato, essi combatteranno a viso aperto contro i nemici del Sindacato e del Sindacalismo.

Il comunista Alberto Treint, vecchio ufficiale di guerra al servizio della plutocrazia con la quale non ha affatto perduto i suoi contatti di origine, facendo suo un ordine del giorno concernente la mano d'opera straniera, sorregge gli operai verso l'odio di classe e la scissione economica per condurli a subire nuovi assassinii.

L'Assemblea Generale ricordando che alcune Sindacato più dovere di applicare alla mano d'opera straniera che sempre ha visto nel suo seno aiuto e pretezione, nonché quei fondamentali principi di solidarietà internazionale che sono l'ideale della sindacalismo francese; respingendo nel contempo con superbo disprezzo le infami accuse riflettenti l'assassinio dell'11-gennaio e lan-

ciate contro il Sindacato Unico Edile e particolarmente il compagno Boudoux.

Afferma che fu lo stesso Alberto Treint a comandare il fuoco negli incidenti di quella tragica serata, e che la C. G. T. P. e l'U. D. conoscono perfettamente gli autori materiali di quel delitto ormai segnati a dito dalla pubblica opinione.

E appellandosi alla coscienza del mondo operaio.

Decide:

Come conseguenza del presente ordine del giorno confermando tutte le sue anteriori decisioni approvate dal suo consiglio.

Di riprendere, nella sua lettera e nel suo spirito, la Carta del Sindacalismo di cui vuol qui ricordare i punti essenziali.

1° Il sindacato accoglie nel suo seno al di sopra di tutte le scuole politiche e filosofiche, tutti i lavoratori che vogliono la lotta per l'abolizione della padronato e del salario;

2° Dichiarò avversari del Sindacalismo tutti quelli che insorgono contro questa Carta.

E considerando per ultimo che la C. G. T. U. non offre più ai lavoratori francesi delle garanzie per lo sviluppo di un sindacalismo rivoluzionario sano e puro, dichiara che il sindacato Unico Edile, rompa ogni consuetudine economica e morale con essa, appellandosi al giudizio della sua Federazione, alla quale resta fedelmente attaccato.

GIANFRINZY, traduttore.

## A tous les militants du 18<sup>e</sup> arrondissement

A tous les camarades, A tous les jeunes,

La Jeunesse syndicaliste organisant un meeting le vendredi 24 octobre, salle Garrigue, 20, rue Ordener fait appel à tous les camarades jeunes et vieux pour assister à ce meeting.

A l'heure où plus que jamais la politique frappe d'impuissance les organisations syndicales.

A l'heure où plus que jamais les politiques travaillent pour la disparition du syndicalisme.

A l'heure où la lutte de tendance entre dans un angle si aigu, cette lutte est celle de toujours, celle des syndicalistes contre les politiques, celle du fédéralisme contre le centralisme.

La Jeunesse syndicaliste qui n'a jamais dévié de son point de vue fait appel à tous pour venir à sa réunion où l'on discutera du syndicalisme et des Jeunesses syndicalistes.

Elle fait appel à tous les camarades pour venir la défendre contre le sabotage qui pourrait être fait et surtout à ceux capables de prendre la parole. Elle demande aux camarades Le Pen, Marcelle Brunet et Boudoux, de se mettre à sa disposition pour défendre son point de vue.

Tous les syndicalistes se retrouveront vendredi chez Garrigue, ou prendront la parole: Boudoux, Le Pen, Marcelle Brunet.

La Jeunesse Syndicaliste du 18<sup>e</sup>.

## L'Unité comme je la comprends

Tout le monde syndicaliste parle de l'Unité de tous les prolétaires syndiqués et actuellement divisés en deux C.G.T., mais personne ne la réalise. Pourquoi?

C'est que les dirigeants des deux C.G.T. tiennent ardemment à conserver leur place de tout repos et se calomnient les uns et les autres devant la masse qui ne sait plus de quel côté se diriger.

Pendant ce temps-là, le patronat devient toujours de plus en plus rapace et ambiteux du gain; profitant de nos divisions syndicales il abolit petit à petit les avantages obtenus après tant de luttes et de sacrifices. Que nous faut-il, camarades prolétaires pour faire face à ce patronat bien organisé contre nous? Ce qu'il nous faut, c'est l'union de tous les travailleurs dans une seule C.G.T. où tous les camarades seront frères et n'auront qu'un seul but: lutter contre le patronat.

Pour cela, camarades, il faut bannir à jamais toutes les discussions politiques de quelque étiquette qu'elles se réclament, pour devenir des hommes véritablement à la hauteur de notre tâche, qui est l'émancipation totale de tous les travailleurs, émancipation qui sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Pour cela il faut que tous les travailleurs, à quelque C. G. T. qu'ils appartiennent, disent à leurs dirigeants qu'ils ont assez des luttes intestines, et qu'il faut que ces dirigeants disparaissent pour faire place à une seule C.G.T. où tous les travailleurs pourront discuter amicalement de leurs revendications sans s'occuper des politiciens, source de toutes les divisions.

Camarades, soyons assez conscients pour chasser nous-même, par notre force et notre volonté les dirigeants, et tous les dirigeants des deux C.G.T. Sans cela, camarades, pas d'Unité possible et si après avoir signifié à tous ces dirigeants de se retirer, ceux-ci refusent, nous dirons devant l'opinion prolétarienne que ce sont ceux qui parlent de l'Unité qui ne la veulent pas.

H. BOUSSION.

## Dans les Jeunesses des P. T. T.

Les camarades syndicalistes de la Jeunesse des P.T.T. se sont réunis le mercredi 15 octobre et ont mis à l'étude, le rapport sur le recrutement des jeunes facteurs, paru sur le « Ralliement » et présenté à l'administration par la Fédération des P.T.T. confédérée.

Ils se sont opposés au principe des primes accordées aux jeunes facteurs les plus méritants après l'examen obligatoire d'agent manipulant ayant lieu à 16 ans. Ce rapport mentionnant que les jeunes facteurs sont tenus de leur entrée dans l'administration, de suivre les cours institués par celle-ci pendant les heures de service.

Modification est apportée à quelques articles en demandant l'accès aux cours jusqu'à l'âge de 18 ans, des camarades nom-

més facteurs relèves, gardiens de bureau, chargeurs, dans les mêmes conditions que les jeunes facteurs; le contrôle de ces cours par les organisations syndicales; la formation pendant la période d'instruction obligatoire, de trois cours de degré d'instruction différents, ce qui permettrait aux jeunes camarades ayant des notions scolaires plus élevées de continuer leurs études.

Complètent les articles concernant la mise en disponibilité et la réintégration pour service militaire.

Ce rapport ainsi modifié sera présenté au C.N. fédéral unitaire par l'intermédiaire de la Jeunesse des P.T.T. Les camarades ont examiné ensuite la situation des jeunes facteurs distributeurs, et décidé de se réunir prochainement pour l'organisation de conférences.

En résumé, excellent réunion où tous les camarades firent preuve de leur désir du travail sérieux, dans un milieu de franche camaraderie.

Les jeunes camarades des P.T.T. désireux de venir parmi nous doivent s'adresser au camarade Mousseau, 13 cité Leroy, 315, rue des Pyrénées, Paris 20<sup>e</sup>.

## VILLE D'HARNES GROUPE D'ETUDES SOCIALES

Dimanche 26 octobre, 15 heures, Nouvelle Salle des Fêtes, Grande-Rue.

## Grand Concert

avec le concours de la troupe du Groupe Artistique l'Aube Nouvelle, suivi d'une grande tombola (plus de cent lots).

## Communiqués syndicaux

Bâtiment. — Conseil syndical des commis dessinateurs, à 20 h. 30, salle 13, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail, importent.

Boulangers. — Jeudi 23 octobre, à 17 heures, assemblée générale trimestrielle, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Syndicat des Ouvriers Charcutiers, Salaisonniers et Parties Similaires. — Camarade, vous êtes priés d'assister à la réunion de Conseil qui aura lieu le samedi 25 octobre 1924, au siège social du syndicat, à 21 heures.

Ordre du jour: 1. Ratification des demandes d'adhésion; 2. Lecture des procès-verbaux; 3. Lecture de la correspondance; 4. Assemblée générale.

20<sup>e</sup> Section Coiffeurs. — Tous à la Bellevilloise, 23, rue Boyer, à 9 heures ce soir. La carte sera exigée à l'entrée.

Minorité de la Coiffure. — Réunion ce soir, mercredi, à 21 heures, Bourse du Travail, quatrième étage, bureau 12.

Ordre du jour: Discussion sur le programme de la minorité.

Ebénistes. — Conseil syndical jeudi 23 octobre, à 6 h. 30, au siège.

Lithographes. — Conseil syndical, le jeudi 23 octobre, à 20 h. 30, au siège.

Syndicat des Machinistes et Accessoires de Paris. — Jeudi 23 octobre 1924, conseil syndical, à 6 heures, bureau 30, 3<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — A 20 h. 30, Bourse du Travail, salle de Commission (5<sup>e</sup> étage), réunion du Conseil et Commission de la Fête.

Terrassiers. — Conseil d'administration, jeudi 23 octobre, à 17 heures 30, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage.

Fédération des J. S. de la Seine. — Réunion du Comité d'entente, jeudi 23 courant, au siège, Présence de tous indispensable. Ordre du jour: le rejet des J. S. par l'Union.

J. S. du Livre. — Réunion de la J. S., le dimanche 26 octobre, à 9 heures du matin, Bureau 31 (3<sup>e</sup> étage), Bourse du Travail.

Jeunesse Syndicaliste 10<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. — Réunion vendredi soir, 20 h. 30, Causerie de Le Pen. Tout le monde est convoqué.

Jeunesse Syndicaliste de Palaiseau. — Dimanche 26 octobre 1924, à 14 h. 30, 155, rue de Paris, à Palaiseau, Hôtel des Nations.

Matinée artistique avec le concours des chansonniers de la Marse Rouge.

Le groupe théâtral libertaire interprétera: Fin de mois ou des Beaufilles.

Minorité Syndicaliste Révolutionnaire. — (Comité Central et Comité Départemental de la Minorité). Réunion le vendredi 24 octobre, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, petite salle des Travaux, premier étage.

Ordre du jour: Organisation de la conférence des premiers de novembre.

Questions diverses.

Minorité Syndicaliste de la Seine. — Réunion commune du Comité central et du Comité départemental (deux délégués par syndicat minoritaire ou minorités syndicales) le vendredi 24 octobre, à 21 heures, petite salle des Travaux, premier étage, 8, avenue Mathurin-Moreau. Ordre du jour: Organisation de la conférence des premiers de novembre.

Union des Travailleurs de Croix Waescheval. — Par suite de l'absence forcée de certains membres de la Commission, l'assemblée du 26 octobre est reportée au 9 novembre.

C. I. de Cligny. — Vendredi 24, 20 h. 30, 60, rue de Paris.

DANS LE S. U. B.

COMMISSION DU JOURNAL « LE PROLETAIRE ». — Réunion de la Commission jeudi 23, à 17 h. 30, Bureau 13, 4<sup>e</sup> étage. Les camarades qui ont de la copie sont invités à la faire parvenir de suite au bureau 10.

## Communications diverses

Groupe de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie (Section de Drancy). — La vérité sur les bogues bolchevistes, camarades syndicalistes, anarchistes, socialistes, communistes. Voulez-vous des preuves? Tous au meeting qui se tiendra à Drancy le jeudi 23 octobre 1924, à 20 h. 30, salle du Cinéma, Café du Centre, place de la Mairie, Drancy.

Orateurs: J. Chazoff, de la C. G. T. U.; O. Coppé, de la C. G. T.; J. Guédeux, de la C. G. T. U.

Groupe des Réfractaires. — 35, rue Elie-Gimtrac, Bordeaux, jeudi 24, discussion entre socialistes, catholiques et bolchevistes sur « Le Contrat Social », de Rousseau.

Distribution de marchandises achetées en commun. Tirage d'un bouquin. Bibliothèque et librairie.

Club du Faubourg. — Ce soir jeudi, 20 h. 30, précises, Théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, conférence contradictoire par le docteur Vachet, professeur à l'Ecole de psychologie, sur « La question sexuelle. De l'influence des conceptions religieuses. Le célibat des prêtres. L'hygiène et les mystiques ». Samedi après-midi, Crystal-Palace, conférence contradictoire par Frédéric Brunet, député de Paris, sur « Le so-

cialisme devant les leçons de l'expérience », avec des contradicteurs libertaires, communistes, socialistes S. F. I. O., radicaux, catholiques, royalistes. Aucune obstruction ne sera tolérée.

L'Art pour Tous. — Dimanche 26 octobre, à 10 heures, au musée du Louvre, visite-conférence de l'Art pour Tous « Les Primitifs Italiens », par A. Roux.

La Famille Nouvelle. — Réunion de tous les délégués au conseil d'administration, le vendredi 24 octobre, à 21 heures, au restaurant, 15, rue de Meaux.

Communication importante et décisions à prendre.

Foyer Végétalien. — 40, rue Mathis, métro Ormée. Vendredi 24 octobre, à 20 heures 30: « Sur la Conscience », par Casa.

— Dimanche, 26 octobre, à midi, banquet espérantiste.

La Phalange Artistique. — C'est le 25 octobre, à 20 h. 30 précises, que la « Phalange Artistique » donnera au théâtre Maubert, 4, rue de l'Orient 68, rue Lepic, une représentation de « Les Petits Bourgeois », de Maxime Gorki (traduction G. Anicourt). Ce sera la première fois que cette œuvre sera jouée en France.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### Paris et banlieue

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA LIBRAIRIE SOCIALE. — Ce soir jeudi, 9, rue Louis-Blanc.

Groupe Théâtral. — Ce soir, de 20 h. 30 à 21 heures, Brasserie de la Mairie, 61, faubourg St-Martin, quatrième causerie sur le théâtre d'amateurs. A partir de 21 heures, répétition des pièces en cours.

Groupe Universitaire des 10<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> Arrondissements. — 23 octobre, 6, rue Launay, conférence: L'Unité religieuse.

Groupe Libertaire des Travailleurs des Abattoirs. — Réunion vendredi, 21 courant, à 18 heures, à la Comète des Abattoirs: « Préparation de la conférence ».

Groupe de 20<sup>e</sup>. — Ce soir, à 8 h. 30, réunion du groupe, 148, boulevard de Charonne, angle de la rue de Bagnole. Causerie par le camarade Carout. Sujet traité: La question indigène.

Groupe de Livry-Gargan. — Réunion au siège habituel, le vendredi 24 octobre, à 21 heures.

Groupe Libertaire et d'Etudes Sociales de St-Denis. — Vendredi prochain, 24 octobre, grande réunion des camarades et sympathisants de la région.

Question urgente à discuter.

Nous invitons tous les camarades désireux de travailler à venir, à 8 h. 30, Bourse du Travail.

Groupe Régional de Bezons. — La prochaine réunion du groupe aura lieu le dimanche 26 octobre, à 9 heures précises du matin, salle de l'ancienne Mairie. Tous les militants anarchistes et les sympathisants de la région devront assister à cette réunion. Ordre du jour: Le Congrès de l'U. A., nomination des délégués et causerie par un camarade sur: l'utilité du groupement.

Groupe de Romainville. — Réunion habituelle, ce soir, à 20 h. 30, salle de la coopérative, place Carnot, à Romainville.

En raison du peu de temps qui nous sépare du Congrès, tous les camarades sont priés d'être présents, des décisions à prendre nécessitant la présence de tous. Appel à tous les sympathisants de la région.

### Province

Groupe Libertaire de Villeneuve. — En raison de la mort du père du camarade Le Coyne, le meeting n'aura pas lieu. Que les copains ne se dérangent pas.

Groupe de Bourges et de Vierzon. — Réunion-bataille. Rendez-vous chez le camarade Bachelard, 5 bis, route de la Chapelle, à Bourges, dimanche 26 octobre. Echanges de vues sur la formation d'un groupe théâtral.

Invité faite à toutes les individualités du Centre que cela peut intéresser.

Le camarade Fortin est particulièrement prié de venir. On « organisera » pour que la journée lui soit douce et bonne.

Groupe d'Onnaing. — La réunion aura lieu le dimanche 26 octobre, à 15 heures précises, chez le camarade Charles Durand, rue de l'Industrie, n° 22, à Onnaing. Disposition à prendre pour le Congrès qui aura lieu le 1<sup>er</sup> novembre. Présence indispensable.

Groupe Libertaire de Bordeaux. — Bar des Sports, 35, rue des Augustins.

Les camarades et sympathisants sont cordialement invités à assister nombreux à la réunion qui aura lieu le vendredi 24 octobre, à 20 h. 30.

Le camarade Antoine Anicourt traitera le sujet suivant:

Analyse du livre de Lombroso (les Anarchistes).

Les camarades faisant partie du Comité d'initiative sont priés d'être présents à 20 heures.

Le camarade Lemaire donnera les derniers renseignements sur la tournée, et le Comité aura à fixer définitivement la date de la tournée Colomer, ainsi que la rédaction des affiches et des tracts.

Les camarades ayant des listes de souscription sont priés de les rapporter vendredi sans faute.

Dernières dispositions en vue de l'exode du délégué au Congrès.

Groupe d'Almarques. — Reprise des réunions hebdomadaires suspendues à l'occasion des vendanges. Tous les adhérents du groupe d'Almarques sont priés d'assister à la réunion du vendredi 24 courant, à 8 heures, local habituel, Café du Théâtre. Sujet: sollicitations. Compte rendu. Situation financière. Thème mensuelle, etc. Les sympathisants sont invités.

Groupe de Grenoble. — Une intéressante causerie sera faite vendredi 24 octobre 1924, à 20 heures 30, salle de réunion, Café Berthet, place Saint-Bruno, 7, par le camarade Pierre Bonniel, sur le programme d'action de l'En dehors, vu de ses causes, ses conséquences de l'individualisme pratique.